

Le lieutenant de Kouta

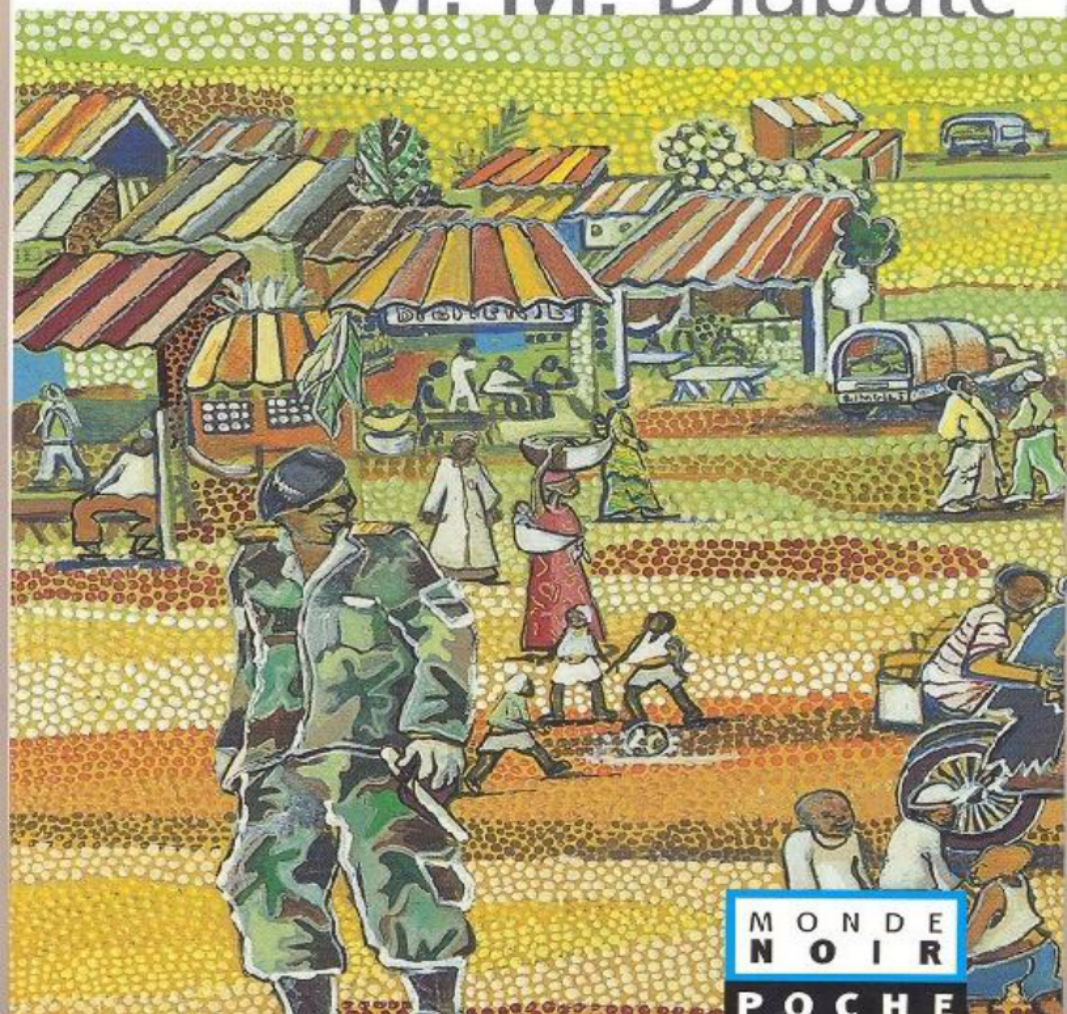
Massa Makan DIABATE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le Lieutenant de Kouta

M. M. Diabaté



MONDE
NOIR

POCHE

Du même auteur

Si le feu s'éteignait, Éditions Populaires du Mali, 1967.

La Dispersion des Mandeka, Éditions Populaires du Mali, 1970.

Kala Jata, Éditions Populaires du Mali, 1970.

Janjon et autres chants populaires du Mali, Éditions Présence Africaine (Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire, 1971).

La Mort d'Ahmadou, Pièce radiophonique (Prix de l'URTNA, 1969).

Une si belle leçon de patience, Éditions Radio-France (primé au Concours théâtral interafricain, 1970).

L'Aigle et l'Épervier, Éditions L'Harmattan, 1970.

Première Anthologie de la musique malienne (réalisation), Éditions Bärenreiter. Prix Edison de Musique.

Comme une piqûre de guêpe, Éditions Présence Africaine, 1980.

L'Assemblée des djinns, Éditions Présence Africaine, 1985.

Le Lion à l'arc, Éditions Hatier, collection Monde Noir Poche, 1986.

Une hyène à jeun, Éditions Hatier, collection Monde Noir Poche, 1988.

Le Coiffeur de Kouta, Éditions Hatier International, collection « Monde Noir », 2002.

Le Boucher de Kouta, Éditions Hatier International, collection « Monde Noir », 2002.

© Éditions Hatier, 1979

© Éditions Hatier International – Paris 2002

Reproduction interdite sous peine de poursuites judiciaires

9782747306683 – 1^{re} publication

À Jean Djigui Keita.

Principaux personnages

TOGOROKO : L'idiot du village.

LIEUTENANT SIRIMAN KEITA : Ancien militaire.

FAMAKAN : Fils adoptif du lieutenant.

FAGANDA : Frère aîné du lieutenant, réside à Kousoula.

AWA : Épouse du lieutenant.

N'GODÉ : Infirmier au dispensaire de Kouta.

SOLO : Aveugle et colporteur de scandales.

LE VIEUX SORIBA : Notable amateur de bonne chère.

AMY : Une des épouses de Soriba.

BERTIN : Administrateur colonial.

DOTORI : Commandant, prédécesseur de Bertin.

L'IMAM : Chef religieux de la communauté musulmane.

DAOUDA : Riche commerçant.

LEROY : Médecin-colonel, responsable du dispensaire de Kouta avant l'indépendance.

KOULOU BAMBA : Chef du canton de Kouta.

BAKOU : Planton du commandant.

NAMORI : Boucher connu pour son avarice.

DOUSSOUBA : Gargotière.

NPÉ : Féticheur.

BAKOU : Chef du village de Woudi.

- Famakan, ite kilo ba kamio kilo ?
- Kami kili le
- Famakan, mun dun ti ite bulo si o ma ?
- Ba lietnan...
- Hun !...
- Famakan, cet œuf est-il de toi ou d'une pintade ?
- C'est un œuf de pintade.
- Mais alors, Famakan, pourquoi l'as-tu pris ?
- Papa lieutenant...
- Ah !...

Mon intention était de raconter cette histoire en malinké. Mais la paresse m'a empêché de chercher le mot juste, d'aiguiser la phrase.

Les mains ligotées, la tête couverte de jaune d'œuf, tiré par le lieutenant Siriman Keita, Famakan ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

Le lieutenant vociférait :

– Les Blancs !... tout ça c'est la faute aux Blancs !

Autrefois, un enfant de sept ans allait déjà au champ. Aujourd'hui, on veut leur donner de l'instruction. Et quelle instruction ! Le lundi ils se reposent des fatigues du dimanche ; le mardi ils travaillent un peu ; le mercredi ils préparent la sortie du jeudi. Et le vendredi ils commencent à rêver au dimanche. Et à peine savent-ils écrire leur nom qu'ils parlent d'indépendance.

L'indépendance ? C'est-à-dire plus de retraite pour le lieutenant. Plus de retraite pour tous ceux qui ont démontré, de l'autre côté de la mer, le courage de notre race. C'est de la jalousie ! de l'égoïsme !

– Eh bien, jusqu'à ce qu'on me mette de la terre dans les oreilles, les jaloux et les envieux me verront ici, à Kouta, tel le soleil d'après la pluie.

Par ses cris, le lieutenant ameutait tout le village :

– Il eût mieux valu, Famakan, qu'un aigle te prît sur le dos de ta mère quand tu n'avais que deux mois. Ta punition sera exemplaire. Il eût mieux valu que le pagne de ta mère se défit en plein marché. Tout le monde aurait vu tout à loisir, Boutou-ba¹ ! Sa fente touffue. Personne ne l'aurait épousée. Et tu ne serais pas né.

Les femmes se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre la suite :

– Quel voisinage que celui du lieutenant ! De pareilles injures, et de si bon matin !... Et dans la bouche d'un homme !

– Famakan, tes parents t'ont conçu pendant la journée. On l'a dit et redit, il ne faut pas faire ça pendant le jour. La sieste, voilà ce qui a gâté ce pays. Enfant de la sieste ne vaudra jamais rien ! De tels enfants n'ont pas droit à la vie. Autrefois, on les abandonnait dans une caverne où ils mouraient d'inanition ; ou alors la matrone, sur le conseil des anciens, pratiquait une saignée, et ils se vidaient de leur sang, doucement, lentement, longuement, pour chasser le maléfice dont ils sont porteurs.

Allez dans une maison à Kouta après le repas de midi et demandez le père de famille. On vous répondra qu'il fait la sieste. Une sieste

améliorée... La sieste, ça rend laid et malchanceux. Et les Blancs ont leur part de responsabilité. Les voleurs, voyez-moi ça, ils les mettent en prison où ils sont nourris. Autrefois, dans ce pays, avant l'arrivée des Blancs, avec leurs lois, leurs jugements, leurs circonstances atténuantes, eh bien, les voleurs, on leur enfonçait de longs clous dans le crâne, doucement, lentement, longuement. On les enterrait vivants. On les égorgeait avec un couteau mal aiguisé, pour l'exemple, et sur la place publique.

Famakan suivait le lieutenant, sans mot dire, les yeux hagards. Soudain il se rappela l'aventure qui était arrivée à Fakourou, son camarade de classe. C'était la saison sèche ; l'harmattan soufflait, et tout le village disparaissait dans un tourbillon survolté. Fakourou avait ramassé un long mégot de cigarette aux abords du marché ; sur le pont Dotori, il vit un homme qui fumait, calfeutré dans une vieille capote d'ancien militaire ; et comme bien des gens de Kouta portaient de tels habits, offerts par des parents qui avaient fait la guerre au pays des Blancs, il n'avait pas reconnu le lieutenant Siriman Keita, récemment installé à Kouta.

Fakourou avait sollicité du feu, la tempe droite bien penchée, son mégot collé aux lèvres, dans l'attente de sa première bouffée, pour se chauffer les narines. Le lieutenant avait passé discrètement sa cigarette de la main droite à la gauche. Et en guise de réponse, il balança une gifle si violente que Fakourou vit des éclairs s'entrecroiser devant ses yeux ! Surpris et comme privé de ses sens, il se mit à courir depuis le pont Dotori jusqu'à l'école. Il fut saisi d'une forte fièvre, et la rumeur publique colporta qu'un mauvais génie l'avait battu.

– Il faut mener ce village militairement, criait le lieutenant, comme à la Coloniale ! Jusqu'à la fin de ta vie, tu ne voleras plus, c'est moi qui te le dis, moi, lieutenant Siriman Keita. À la seule vue d'un objet tombé par terre, tu te sauveras, pris de panique. Ah, les Blancs... la seule chose à apprendre aux enfants des longues siestes, c'est : qui vole un œuf volera un bœuf.

Les habitants des environs qui prenaient leur petit déjeuner avaient suspendu le va-et-vient des écuellles du père au fils, de la mère à la fille. Et tous suivaient du regard Famakan, tenu en laisse par le lieutenant, tel un chien. Le jaune d'œuf dégoulinait et lui entraît dans l'œil. Il fit un geste pour s'essuyer le visage, mais, à ce moment-là, le lieutenant raidit la corde et Famakan s'écroula dans une flaque de boue.

– Lève-toi, sinon je t'égorge ! hurla-t-il, en sortant le coutelas qu'il portait toujours à la ceinture.

– Tue-moi tout de suite, murmura Famakan, et qu'on en finisse.

– Pas avant que je ne te juge ! menaça le lieutenant, en promenant le reflet de son coutelas sous le regard de Famakan.

Ils arrivèrent à la maison carrée, et Siriman tout aussitôt barricada son portail pour en interdire l'accès à la foule des curieux qui les suivaient depuis le pont Dotori. Ensuite il entraîna Famakan dans son salon, lui ordonna de s'asseoir par terre et l'attacha au bras d'un fauteuil.

– Maintenant, Famakan, parlons sans détour. Cet œuf, est-ce toi qui l'as pondu, ou alors une de mes pintades ?

– A-t-on jamais vu un homme pondre un œuf ?

– Eh bien, aujourd'hui, tu vas en déposer un, et je te parie qu'il sera aussi gros que celui qui surplombe la mosquée.

– Lieutenant...

– Appelle-moi « mon lieutenant », cria Siriman. C'est mon grade ; je l'ai conquis au feu contre les ennemis de la France, pendant que ton père et ta mère se livraient à des ébats en plein jour, comme des margouillats. J'ai moi aussi fait quelques fredaines de l'autre côté de la mer. Après tout je suis un homme, je mange du sel et qui mange du sel...

Il s'arrêta, prit un air menaçant.

– Et si, un jour, un garçon ou une fille, enfant de guenon au derrière rouge, s'avisait de venir ici, à Kouta, à la recherche de son père, eh bien, qu'il vienne. Je l'entraînerai derrière le village, du côté de la pépinière, et je l'abattrais d'un coup de revolver.

– Mon lieutenant, j'ai pris un œuf derrière un buisson, c'est vrai...

– Tu reconnais donc les faits. Alors, voici ma sentence.

– Était-ce un œuf de pintade ou de poule, je n'en sais rien. Et il n'y a plus de preuve. Tu l'as brisé sur mon crâne.

– Seules les pintades font leurs œufs sous les buissons, et toutes les pintades du village m'appartiennent.

La réponse l'avait embarrassé. Il ajouta :

– Et même s'il s'agissait d'un œuf de poule, à mes yeux, tu restes un voleur. Ton châtement sera sévère, Famakan !

Il se leva, tourna longtemps sur lui-même, entra dans sa chambre à coucher et revint, un vieux revolver à la main. Il prit une corde toute neuve qui pendait au mur et la déposa dans un seau d'eau. Et pour prolonger le supplice de Famakan, le lieutenant s'assit en face de lui, pensif, la tête dans les mains.

– Choisis entre le revolver et la corde, dit-il enfin ; tu veux le

revolver ? Alors je te brûle le visage, et jusqu'à ta mort, tu te souviendras qu'il ne faut pas voler. C'est la corde qui a ta préférence ? Vieille coutume de chez nous ! Je te battrai jusqu'à ce qu'elle s'effrite.

Le regard anxieux de Famakan allait du revolver à la corde, et de la corde au visage du lieutenant.

– Prends tout ton temps, Famakan ; je ne suis pas pressé : un militaire retraité n'attend que la mort.

Il prit le revolver.

– Cet engin date de la guerre 14-18. Il avait déjà servi à Verdun. Il nous faut faire un essai.

Une détonation de poudre fit trembler les murs, et Famakan comprit que le lieutenant, qui s'occupait à recharger son arme, ne plaisantait pas.

– Papa lieutenant, fit-il, doucereux...

– Ne m'appelle surtout pas papa. Je n'ai ni femme ni enfant. Et plutôt au ciel que je n'engendre un fils tel que toi.

– Alors coupons court : je ne veux ni le revolver ni la corde.

Le lieutenant bondit, comme piqué par une guêpe.

– Tu as mal à l'anus, et il faut que tu défèques. Je m'en vais donc te faire une troisième et dernière proposition.

– Un voleur, mon lieutenant, doit mourir dans la boue. Tout le monde doit le voir s'y débattre avant de trépasser.

– Soit ! Je m'en vais te jeter d'un pont.

– Le pont Dotori, mon lieutenant. C'est le plus haut du village.

– Entendu, Famakan !

Suivi des badauds qui attendaient devant le portail de sa résidence, le lieutenant sortit, tenant Famakan par une corde.

– C'est un suicidaire, s'écria-t-il. Il a choisi que je le précipite du haut d'un pont. Et qu'on ne m'accuse pas de meurtre !

Famakan connaissait bien le pont Dotori. C'était là que les enfants du village venaient patauger pendant l'hivernage, dans l'eau stagnante, au milieu des feuilles mortes et des nénuphars. Il savait que là, une pierre l'avait blessé, et que plus loin, ce n'était que boue et sable.

Maintenant le lieutenant laissait paraître une certaine inquiétude.

– Comme châtiment, ce serait trop, dit-il, retournons à la maison.

Mais déjà le jeune garçon s'était collé à lui, tout au bord du pont :

– Je veux bien y aller, mais pas tout seul.

– Lâche-moi, Famakan !

Ils se débattaient comme deux lutteurs, et le lieutenant, entraîné par le poids de Famakan, tomba dans la boue, les jambes en l'air. Et pour dissimuler sa ruse, le garçon plongea à son tour, sous les applaudissements, les cris et les rires de l'assistance.

– Tenez-vous-le pour dit, hurla le lieutenant. Qui racontera cette histoire devra payer vingt francs² ; dix francs me reviendront, et dix francs iront à Famakan.

Le lieutenant sortit de la boue et se fraya un chemin jusqu'à sa résidence, en vitupérant :

– Les Blancs !... les Blancs, et rien que les Blancs ! Ils ont gâté ce pays. Il faut le mener militairement, comme à la Coloniale.

¹ Injure très grossière à l'endroit d'une femme.

² Cette histoire se passe à la fin des années 1950, juste avant l'indépendance. Le franc CFA valait un centime français.

Aujourd'hui, 1 000 F CFA valent 1,52 euros.

Le lieutenant Siriman était du village de Kouroula, à vingt kilomètres de Kouta. Les vieillards attestent que le jour de son entrée à l'école des fils de chefs, il s'était présenté vêtu de peaux de panthère, sur un cheval sellé et bridé, tandis qu'une meute de griots déclamait les louanges de sa famille. Dans la salle de classe, son père, alors chef de tout le canton, avait fait dresser un trône miniature, entouré d'esclaves de case armés de chasse-mouches. L'administrateur donna des ordres sévères au jeune instituteur sorti de William-Ponty, où l'on formait les cadres indigènes.

– N'interrogez le jeune Siriman Keita que s'il lève la main.

La médisance en ce pays ? Une plaie, je vous le dis. Mais les vieux, qui ont retenu la mémoire du temps passé, rapportent que Siriman n'a levé la main que six ans plus tard. Son père, destitué par un administrateur corse au profit d'un vague cousin, lui conseilla de s'engager dans l'armée coloniale. On l'envoya à Kanta, près de Darako, la capitale de la colonie, et quelques années plus tard à Fréjus ; et il avait baroudé partout où la présence française était menacée.

Depuis sa mise à la retraite, il habitait à Kouta, dans une grande maison carrée, de vingt-cinq mètres sur vingt-cinq, entouré d'une cour imposante de parents et de courtisans. Chacun avait une tâche bien définie : l'un d'entre eux devait aller le matin de bonne heure choisir les meilleurs morceaux de viande, l'autre était commis au soin d'approvisionner la maison en vin rouge, car comme le disait le lieutenant : « Ne mange jamais sans donner à ton repas davantage de goût avec un bon canon... » Cette maison carrée, il l'avait fait construire avant sa mise à la retraite. À Kouta, on avait beaucoup parlé quand des maçons, assistés de tous les prisonniers, la bâtissaient, sans donner la moindre explication. Ils avaient reçu un plan et des instructions précises du commandant de cercle.

– La maison doit être carrée, avec un portail à double battant et sans autre issue.

Les habitants de Kouta s'étaient livrés à maintes conjectures, notamment celle-ci :

– Avec cette flambée d'idées nouvelles, peut-être le commandant fait-il bâtir une nouvelle prison en vue de prochaines arrestations ?

La veille de son arrivée, le commandant Dotori avait demandé au crieur public d'aviser la population qu'un digne fils du pays, un grand serviteur de la France, viendrait par le train de dix heures, et qu'il

convenait de le recevoir au son des balafons, tam-tams et tambourins.

Le lieutenant Siriman Keita était descendu du wagon réservé aux fonctionnaires ; à six pas du commandant, il claqua un garde-à-vous sonore et s'immobilisa, comme pétrifié. Les gardes-cercles jouèrent la Marseillaise, les enfants des écoles la chantèrent ; ensuite joueurs de balafons, de tam-tams et de tambourins avaient donné libre cours à leur inspiration.

Une chanson naquit, qui devint son titre d'honneur :

Lieutenant Siriman Keita,
Enfant de notre pays,
Tu es allé au pays des Blancs.
Tu as porté le fusil pour eux.
Nous suivrons ton exemple.

Bien calé dans la voiture officielle, à la droite du commandant, il était venu à la résidence où un vin d'honneur fut servi pour célébrer son retour au pays natal. En grande tenue d'apparat, couvert de toutes ses médailles, il s'entretenait avec son hôte :

– Vous savez, lieutenant, il y a une vague de protestation contre la France. Elle nous inquiète fort. On parle d'indépendance.

– Il faut triquer, mon commandant. Il faut sévir et sans faiblesse, opina le lieutenant.

– Mais que diront les ennemis héréditaires de la France ?

– Les ennemis de la France ? Foutre, mon commandant ! La France ne se soucie que de ses amis.

– Voilà qui est bien parlé, lieutenant. Évidemment, je peux compter sur vous pour expliquer à la population que l'indépendance ne serait qu'un leurre, un mirage.

– Si j'étais chef de canton...

Le commandant Dotori s'attendait à cette question. Il savait que Siriman s'installait à Kouta pour briguer la chefferie, et que ses rapports avec Faganda, son demi-frère, s'étaient altérés pour une question d'héritage, et c'est pourquoi il avait préféré bâtir sa maison à Kouta. Dotori prit un temps pour préparer sa réponse :

– Boy, nous mourons de soif par ici. N'oublie tout de même pas que c'est le lieutenant Siriman Keita le héros de la fête.

Le boy apporta deux coupes de champagne.

– Mon commandant, fit le lieutenant, j'ai gardé des goûts simples : un verre de vin rouge étanchera bien ma soif.

– Vous avez raison, lieutenant. Le champagne endort, et le canon réveille le sang. À votre santé, lieutenant !

– À la Coloniale, mon cher ! À la Coloniale, Bon Dieu !

– Eh bien, à la Coloniale ! reprit le commandant en étouffant un rire.

– L'indépendance, souffla le lieutenant en s'essuyant les lèvres du revers de la main ; par ces temps qui s'annoncent, il vous faut, mon commandant, des collaborateurs qui n'hésiteraient pas à frapper au risque de se rendre impopulaires.

Dotori posa sa coupe ; il n'avait fait qu'y tremper les lèvres.

– Encore un autre verre, lieutenant, dit-il.

Le boy apporta la bouteille de vin rouge.

– Pose-la sur la table, fit Dotori. Le lieutenant se servira tout seul, et je le comprends ; avec toute la fumée que dégagent ces trains, il a besoin de se nettoyer la gorge.

Le lieutenant remplit son verre et le vida, cul sec, en souriant, béat, les pupilles dilatées. Le commandant avait préparé sa réponse ; elle n'était ni un refus ni un engagement. Un refus lui enlevait toute chance de collaboration avec le lieutenant ; et s'il avait pris un engagement, celui-ci en aurait parlé à un homme de confiance. Et, colportée par la rumeur publique, la nouvelle serait parvenue aux oreilles du vieux chef de canton. Il connaissait trop bien l'Afrique pour commettre une telle erreur.

– Je sais que vous êtes d'une famille qui a souvent eu la chefferie du canton. Évidemment l'administrateur des colonies intervient toujours, mais discrètement. Son rôle est de pacifier.

Il s'arrêta, prit son verre et avala une gorgée :

– Voyez-vous, quand j'ai reçu votre mandat pour vous bâtir une maison à Kouta, parce que vous ne teniez pas à vous installer à Kouroula, votre village natal, je me suis dit : « Voici l'homme de la situation. » Par ailleurs, votre chef hiérarchique m'a adressé une lettre confidentielle vous concernant. Que d'éloges, lieutenant ! Que d'éloges !

Il fit un signe au boy qui accourut et remplit sa coupe.

– Koulou Bamba est encore efficace. Il prend de l'âge, ce qui le handicape quand il doit prendre une décision. Soyez patient, lieutenant, et nous ferons de grandes choses ensemble.

Dotori se pencha vers le lieutenant, et sur un ton de confiance :

– Qui veut succéder au chef ou avoir une certaine influence sur lui doit épouser une de ses filles.

Ils se mirent à rire.

– Maintenant, laissons les invités manger et boire, et allons voir votre maison. Naturellement, s'il y a un détail qui n'est pas de votre goût, les maçons le corrigeront.

Le lieutenant Siriman Keita fit le tour du propriétaire ; il ne cachait pas son admiration devant cette maison toute carrée, toute blanche, entourée d'un épais mur, et qui surplombait le village.

– Mon commandant, vous avez si bien choisi l'emplacement ! C'est exactement comme cela que je l'avais imaginée.

– Évidemment, l'argent n'a pas suffi.

– Mais alors...

– Non, lieutenant, vous ne devez rien. J'ai donné des ordres au comptable du cercle.

Il haussa les épaules et fit des gestes évasifs.

– Il faut bien que ma caisse noire serve à quelque chose, sinon le gouverneur me la supprimerait.

– Vous m'obligez, mon commandant.

– Voyons ! on n'oblige pas ses amis.

Très peu de gens, en dehors de ses parents de Kouroula, étaient reçus à la maison carrée, et très peu d'autochtones de Kouta auraient accepté de s'y rendre. Le soir, entouré de ses courtisans, le lieutenant racontait ses exploits militaires, avec force détails :

– Tu as beau détester le lièvre, tu dois reconnaître qu'il court vite. Eh bien, les amis, les Boches sont des hommes courageux. Ils exécutent les ordres sans reculer, et puis, il faut dire que la retraite est exclue de leur tactique. Une colonne monte à l'attaque, et une autre prend position derrière elle, avec la consigne de faire feu sur ceux qui reculent. Quand la première colonne a subi des pertes, elle est aussitôt relayée par la seconde. Et c'est ainsi qu'ils avancent jusqu'à l'objectif final.

De temps à autre, il soulevait son verre :

– Buvons à satiété, nous sommes entre gens fortunés.

La cour reprenait en chœur :

– Buvons à satiété, nous sommes entre gens fortunés.

– Les grades de lieutenant, commandant et même général, ce n'est rien, sinon de l'avancement comme dans l'administration. Et il y a du piston là-dedans. On peut être commandant sans être allé au feu. Mais la croix de guerre !...

– Raconte, mon lieutenant.

Et le lieutenant faisait un autre récit, tout à fait différent de celui de la veille :

– Les Boches nous avaient attaqués par surprise, lançant contre nous et la première et la seconde colonne. Ils avaient reçu l'ordre de prendre notre position et de la nettoyer ; vous savez ce que ça veut dire, nettoyer une position ?

– Non !

– Nettoyer une position, c'est s'en emparer et tuer tous ceux qui la défendaient. Ne pas faire de prisonniers.

– Parce que les prisonniers, ça retarde la marche.

– C'est cela même, et tu en parles comme si tu y étais. Pendant toute une journée les feux se sont croisés ; on tombait d'un côté comme de l'autre ; le lendemain, je m'aperçus que j'étais le plus gradé parmi les survivants. Plus de munitions d'un côté comme de l'autre. Alors, j'ai ordonné l'assaut à l'arme blanche. Une hécatombe, les amis.

Malheureusement il n'y a pas de vautours au pays des Blancs, sinon ce jour-là ils se seraient régalez. Une formation avisée par radio s'est portée à notre secours.

« Qui a ordonné l'assaut ? demanda le colonel.

– Moi, sous-lieutenant Siriman Keita, matricule 7577.

– Et pourquoi, lieutenant ?

– Si les Boches ont attaqué par surprise et avec un tel effectif, c'est que notre position a une valeur stratégique.

– Bien ! Vous êtes un bon soldat. Je ferai part de votre exploit au général. »

– Et c'est ainsi que le même jour je fus nommé lieutenant et qu'on m'offrit la croix de guerre.

Quand il avait le cœur léger, il se hasarda à raconter une conquête féminine, sans jamais la terminer.

– J'étais assis dans un bistrot, c'est-à-dire une maison où tu achètes du vin à condition de boire sur place. Une femme se trouvait en face de moi ; elle montrait tant de sa personne que j'avais baissé la tête, pris de honte. Si tu vois une femme jusqu'à la cuisse, tu peux aisément deviner le reste : même l'idiot du village sait qu'au-delà de la colline, il y a une plaine. Au moment où je m'y attendais le moins, elle est venue à moi. Elle a mis sa bouche dans ma bouche. Elle m'a serré, tel un serpent boa. Mais attention ! Holà !... Ses mains étaient dans les poches de ma capote et descendaient plus bas, toujours plus bas. À la recherche de mon argent. Et comme c'était le matin, et qu'il ne faut jamais faire ça le jour, eh bien, j'ai dit non quand elle m'a invité chez elle. C'était une bien mauvaise femme.

Il s'arrêtait, laissant son auditoire sur sa faim :

– Buvons à satiété...

Et les courtisans reprenaient en chœur :

– Nous sommes entre gens fortunés.

Le lieutenant Siriman Keita venait quelquefois au marché, en grande tenue d'apparat, serré de près par ses courtisans qui écartaient les enfants de son passage. Les hommes se levaient, retiraient leur bonnet et saluaient.

– Bonjour, mon lieutenant.

Il faisait mine de ne pas les voir, examinait les produits exposés sur les étagères, réprimandait une femme dont les feuilles de baobab n'avaient pas été lavées. Le boucher craignait ses descentes imprévisibles, et ordonnait à ses apprentis de nettoyer les tables avant qu'il ne vînt jusqu'à lui. Et c'était toujours les mêmes injures :

– La nuit, les chiens viennent rôder dans ta boucherie ! fulminait-il. Je les entends s'entre-déchirer. Tu vas donner la rage à tout le village. Assassin !

– Je ne peux tout de même pas veiller toute la nuit, mon lieutenant.

– Tu es assez riche pour te payer un gardien.

– Très cher, mon lieutenant. Trop cher.

– En ce cas, je m'en vais prêter de l'argent à l'un de mes parents, et il s'installera à Kouta en qualité de boucher.

L'inspection faite, il regagnait sa résidence, en évitant de passer près de la mosquée où les notables déjà rassemblés palabraient.

« Je m'en vais à la mosquée, se disait-il, très bien. Mais je n'en sors pas signifie que quelques créanciers infatigables vous talonnent. Et dire qu'il me faudra commander à de tels gens. »

Après minuit, alors que tous les courtisans dormaient, il s'étendait devant son portail, le fusil chargé de gros sel dans l'attente d'un voleur éventuel. Et souvent, c'était sur un chien qu'il tirait, pour le simple plaisir de faire du bruit. On disait à Kouta qu'il ne pouvait s'endormir que dans une odeur de poudre.

On le voyait aussi à la séance de balafon, quand la lune toute pleine s'étalait sur le village. Sa venue était annoncée par des chuchotements ; le joueur de balafon exécutait son titre d'honneur, en appliquant à son instrument toute la force de ses bras :

« Lieutenant Siriman Keita,
Enfant de notre pays,
Tu es allé au pays des Blancs,
Tu as porté le fusil pour eux... »

Les femmes reprenaient en chœur la chanson, et le lieutenant venait se camper au beau milieu du cercle, heureux d'être reconnu. Ses courtisans massaient ses jambes, soulevaient son bras. Quelques femmes dansaient en tournant autour de lui, il sortait son portefeuille, et sans les compter, laissait tomber des billets sur le joueur de balafon. Après ce bain de foule, Siriman Keita regagnait sa résidence, détendu et satisfait de son importance.

La tranquillité du lieutenant était perturbée par les fréquentes visites que Faganda lui rendait, surtout après les récoltes, lorsqu'il lui fallait prendre contact avec les nombreux commerçants, et se faire une idée des prix pratiqués.

Faganda était son frère aîné. Les deux hommes avaient des tempéraments opposés : autant le lieutenant savait pardonner, reconnaître ses torts, rire de lui-même, autant Faganda était autoritaire, soupçonneux et imbu du passé glorieux de sa famille.

– Dieu m'a donné maintes qualités, disait-il. Mais la seule que je n'aime pas, c'est que je ne sais pas oublier le tort qu'on me fait.

Le lieutenant s'effaçait devant lui, accourait à son appel, répondait à tous ses désirs par l'affirmative, et baissait le ton quand il lui parlait.

Lorsqu'un courtisan soulevait une question :

– Je ne suis que le gérant de cette maison, disait-il. Adressez-vous au propriétaire.

Faganda tranchait alors, sans appel. Le lieutenant acquiesçait.

Il redoutait les veillées en compagnie de son frère et se rendait plus souvent à la séance de balafon. Et lorsqu'il y participait, elles se terminaient par des cris et des menaces.

– Buvons à satiété, disait Faganda.

– Nous sommes entre gens fortunés, reprenaient les courtisans.

Au cinquième verre, Faganda commençait à proférer des propos incohérents que seul le lieutenant comprenait :

– La matrice unit, la verge sépare.

Ensuite, il se laissait posséder par ses vieilles rancœurs.

– Cela, je ne l'oublierai jamais ! lançait-il, furieux. Pour te bâtir une maison, tu as préféré t'adresser au commandant de cercle. Alors, mes ennemis, ils ont tous dit : Ils ne sont pas de la même mère ! Voilà ce qu'ils ont dit : il n'a pas confiance en lui. Et s'il s'installe à Kouta, c'est pour l'éviter. Voilà ce qu'ils ont dit, mes ennemis de Kouroula. Ceux de Kouta m'appellent le frère de Siriman.

Le lieutenant laissait passer l'orage, tentait une explication, toujours la même :

– C'est le règlement militaire qui impose à chaque soldat des colonies de s'adresser au commandant pour se bâtir une maison.

– Soit ! Mais pourquoi à Kouta ?

– ...

– Réponds ! Pourquoi as-tu fait bâtir cette maison à Kouta au lieu de revenir à Kouroula vivre parmi nous ? Parce que Kouta, c'est le chef-lieu du cercle ?

– ...

– Parce que nous sommes des cultivateurs, et rien que des hommes de la terre. Le lieutenant Siriman Keita aurait manqué de confort à Kouroula parmi des cultivateurs. Il lui faut vivre à Kouta, le chef-lieu du cercle.

– ...

– Et pourquoi ne m'as-tu pas écrit pour me dire que tu t'établissais à Kouta ? Pourquoi ?

– ...

Il avait son content de vin rouge, et le lieutenant savait qu'alors toute discussion avec Faganda était inutile, quand cette jalousie presque féminine s'emparait de lui et le rendait agressif.

– Siriman, tu es un mauvais frère et un égoïste. Demande-moi pourquoi.

– Je te le demande.

– Ta pension, le seul bien que tu possèdes, n'est pas assurée. Je me suis renseigné : si tu mourais, elle serait supprimée. Il te faut prendre une femme qui en hériterait et la famille continuerait d'en profiter.

Le lieutenant avait baissé la tête, visiblement mal à l'aise :

– C'est un sage conseil ; je m'en vais, une fois mon choix fait, t'en informer.

– Ton choix ? Tu as dit ton choix ?

Faganda prit son bâton de marche, le regard menaçant :

– J'ai choisi pour toi.

– Écoute-moi, Faganda, je voudrais épouser une fille du chef de canton. Cette union effacerait de bien vieilles querelles.

– Non ! fulmina Faganda. Tu ne vas pas épouser la fille de celui qui nous a dépossédés de la chefferie, avec la complicité du commandant Dotori et de nos ennemis.

Il brisa son verre en le lançant contre le mur :

– Ce soir, le frère du lieutenant a son compte de peine et de chagrin.

Le lieutenant l'avait vue au marché, près de la boucherie ; elle se tenait loin des femmes qui gesticulaient, se bouscullaient, s'insultaient, chacune voulant être servie avant les autres afin d'avoir les meilleurs morceaux. Elle était vêtue d'un boubou de basin mauve recouvrant à demi un pagne à rayures vertes et jaunes. De sa tête tombait un mouchoir de cotonnade teinte à l'indigo. À ses poignets, elle portait des torsades d'argent massif, ce qui signifiait qu'elle n'était ni fiancée ni mariée. Des pendeloques suspendues aux lobes de ses oreilles se balançaient aux mouvements de sa tête. Un large collier filigrané émaillait sa peau bronze-clair de miroitements d'or. Ses traits étaient réguliers, son nez droit. Seules ses lèvres un peu fortes trahissaient un mélange de Mandingue et de Peul. Son attitude nonchalante et distante lui conférait cette élégance propre aux femmes de haute lignée.

Le boucher lui fit un large sourire où perçaient l'admiration et le respect. Elle le lui rendit, en baissant la tête.

Le lieutenant se dit : « Ne choisis ta femme ni à distance, ni un jour de fête. » Sous le prétexte de commander un gigot, il s'avança vers le boucher, et put se rendre compte qu'elle était très belle, un peu jeune peut-être.

– C'est la quatrième fille du chef de canton, dit le boucher, devançant la question du lieutenant. Il l'a confiée à son frère aîné, le chef de gare de Darako.

– Son nom ? souffla le lieutenant.

– Sira. Je me suis coupé un jour, en la regardant.

– Assez ! grommela le lieutenant. Je n'ai jamais eu du goût pour les détails.

À compter de ce jour, les apparitions du lieutenant au marché devinrent plus fréquentes. Il apportait un soin particulier à sa mise. Ce n'était plus ces vêtements d'ancien combattant qui imposaient le respect, mais un complet de drill blanc, avec des boutons dorés, comme ses décorations. Un matin, passant près de Sira, il lui tendit une pièce de monnaie :

– Ma fille, achète une noix de cola et porte-la à ton père de ma part.

Étonnée, elle hésita.

– Saluer le chef est un devoir auquel j'ai manqué depuis mon installation à Kouta. Il nous faut du temps, à nous autres anciens

militaires, pour revenir dans le giron de la tradition.

Elle sourit et tendit la main. Alors le lieutenant vit qu'elle avait des dents fort blanches.

Le soir même, le lieutenant Siriman Keita s'aventura chez le vieux chef de canton, sous le prétexte de prendre des nouvelles de sa santé.

– La rumeur m'est parvenue que tu étais souffrant, dit-il.

– Mes rhumatismes se réveillent à l'annonce de l'hivernage, répliqua le chef.

– Oui, les cigognes sont de retour, confirma le lieutenant. Et le ciel est déjà tourmenté de gros nuages.

Il prit un temps, et sur un ton de plaisanterie :

– J'ai coutume de calmer les miens en me frottant les jointures avec de l'huile de karité additionnée de sel.

– Que dis-tu là ? avait grondé le chef. Tu n'as même pas cinquante ans.

– Bientôt quarante-cinq, si j'en crois la date de naissance qui figure sur mon livret militaire. Tu oublies que j'ai servi quinze ans dans l'armée.

– Quarante-cinq ans ! fit le vieux chef avec une moue dégoûtée. À cet âge-là, je chevauchais le monde à la vitesse d'un étalon.

Le lieutenant se dit que son projet était bien dans la mire du canon. Tous les matins, après avoir contrôlé la propreté du marché, grondé le boucher, il venait s'entretenir avec le chef de canton, sans jamais lui faire part de son intention.

Un matin, au lieu de Siriman Keita qui venait lui tenir compagnie et l'entendre se plaindre de ses douleurs, le chef reçut un messager porteur de dix noix de cola.

– Nous avons vu quelque chose chez toi, et qui nous plaît.

– Ma race est belle ! s'écria le vieux chef avec un immense orgueil. Le Malinké et le Peul, bien qu'ennemis héréditaires, se mélangent admirablement. Et j'ai donné l'exemple. L'une apporte la beauté, et l'autre la force ; le Malinké atténue la fourberie du Peul par un peu plus de franchise ; et le Peul corrige la brutalité du Malinké en lui donnant plus de finesse. Et je ne cesse de le dire : « Malinké, assimilez la minorité peule de notre canton par le mariage. »

Il défit le paquet, prit une noix de cola et la croqua. Ensuite il appela son jeune frère.

– De la part du lieutenant Siriman Keita qui brigue la main de Sira.

– Nous aviserons, fit celui-ci.

- S'il plaît à Dieu, dit le chef.
- S'il plaît à Dieu, reprit le messager.

C'était la veille du Quatorze Juillet. Les gardes-cercles parcouraient le village, munis de torches enflammées, au son d'une fanfare. Ils s'arrêtaient devant la maison des fonctionnaires et les saluaient en musique. Chacun donnait selon ses moyens. Arrivés à la maison carrée, ils jouèrent des marches militaires, exécutèrent le titre d'honneur du lieutenant ; il prit plaisir à les écouter, offrit à chacun un verre de vin rouge et, sortant son portefeuille :

- Voici votre cadeau pour la fête, dit-il. Nous nous retrouverons demain au défilé.

Le plus haut gradé se saisit du billet de mille francs, le montra à ses compagnons et l'épingla à sa chemise à côté d'autres billets. Et l'orchestre se dirigea vers la résidence du commandant, suivi de tous les enfants du village.

- L'attitude du vieux chef m'étonne, dit le lieutenant à ses courtisans. Je me suis risqué à lui parler de l'indépendance pour savoir son sentiment. Et savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Il m'a dit que lui, notre chef de canton, appartenait au passé, et que l'indépendance était un arbre déjà bien planté, et que ni le commandant ni les autorités traditionnelles ne pouvaient le dessoucher.

Il prit son verre et le vida d'un trait.

- Et sa réponse énigmatique concernant le mariage de sa fille ne me dit rien qui vaille. Un chef qui ne peut décider dans sa famille, ne saurait en imposer à un canton.

- Il faut agir sur sa femme. Le crocodile se dit le roi du fleuve. Il prend un bras, arrache une jambe, et on le craint. Mais dans les profondeurs de l'eau vit l'hippopotame qui n'apparaît que pour prendre sa provision d'air. La mère, c'est l'hippopotame de la famille. Les oncles et le père fanfaronnent : « Nous avons décidé que notre fille épousera un tel. » Non ! c'est toujours la bouche de la mère qui se trouve la plus proche de l'oreille de sa fille.

- La femme ? intervint un autre, quelle obscurité ! Présentez un homme pour de vrai et un batteur de tam-tam à une femme. Eh bien, je vous le garantis et je suis prêt à parier que sa préférence ira au joueur de tam-tam. Les griots, voilà ceux qui ont du succès auprès des femmes, parce qu'ils savent dire ce qu'elles aiment entendre. Et malins avec ça ! Ils n'épousent que des femmes de leur catégorie sociale, c'est-à-dire des femmes insensibles à la belle parole.

- Et comment convaincre une mère ? demanda le lieutenant.
Ses bras en croix prenaient le ciel à témoin.
- Par des largesses ? des signes extérieurs de richesse ?
- Que non ! mon lieutenant, s'exclama un troisième. Pour épouser une fille, il faut éblouir sa mère.
- Mais de quelle façon ? fit le lieutenant inquiet.
- Cela, si je le savais, toutes les filles de Kouta seraient à mes pieds.
Il prit un temps, puis ajouta :
- Dans certains pays, c'est la future belle-mère en personne qui teste la virilité du prétendant à la main de sa fille. Et une fois éblouie...
- Quelle insanité ! hurla le lieutenant. N'en prononce surtout plus de pareilles dans ma maison, sinon je serai obligé de t'en interdire l'accès. Je te nourris, je t'abrite, tu as même le droit de déféquer chez moi, et tu te permets des insolences.
- Je dis : ma bouche est remplie de crotte de chien, fit-il, en guise d'excuse. Ma langue a trahi ma pensée. Je voulais dire que Dieu lui-même ne connaît pas tout à fait la femme ; à un moment précis, il a détourné la tête quand il la taillait, pour ne pas trop y voir clair.
- Le lieutenant étouffa une toux amusée :
- C'est certainement quand il a fallu exécuter la fente touffue, dit-il.
- Les courtisans se mirent à rire bruyamment et comme contraints à le faire.

Comme à l'accoutumée, c'est le lieutenant Siriman Keita qui commanda le défilé des gardes-cercles et des anciens militaires, couverts de médailles et de décorations aux couleurs passées, vêtus de hardes rapiécées. En grande tenue d'apparat, il parut lorsque tous étaient rassemblés sur la grande place, non loin de la résidence de l'administrateur ; caracolant sur un cheval richement caparaçonné, il donnait des ordres stricts, comme s'il s'adressait à de vrais soldats. Ensuite il mit pied à terre et vint se mettre au garde-à-vous devant l'administrateur, face à la tribune d'honneur où avaient pris place les fonctionnaires et les notables.

- À vos ordres ! mon commandant, dit-il.

Il passa les troupes en revue, présentant au passage les anciens militaires récemment mis à la retraite, qui se carraient dans leur tenue et exhibaient fièrement leurs décorations flambant neuves. Le commandant laissait percer un sourire amusé face à cet assemblage hétéroclite d'hommes et d'accoutrements, serrait toutes les mains qui

se tendaient vers lui, et s'attardait à discuter avec un invalide soutenu par une canne.

La revue terminée, le lieutenant se remit en selle, et sabre au clair, il simulait l'attaque, la poursuite, la charge sous les clameurs de la foule, au milieu d'un tourbillon de poussière jaune. Joueurs de balafon et de tam-tam saluèrent son adresse en exécutant son titre d'honneur.

– À mon commandement ! cria-t-il.

Une sonnerie de clairon retentit. Par rangs de trois, fanfare en tête, anciens combattants et gardes-cercles s'ébranlèrent vers le pont Dotori et firent le tour du village, en tirant des coups de fusil, suivis des élèves qui chantaient la Marseillaise.

Après le défilé, les congratulations et le vin d'honneur, le lieutenant se remit en selle, et précédé de la fanfare, se dirigea vers la maison du vieux chef de canton qui, perclus de rhumatismes, n'avait pu participer aux festivités. Koulou Bamba sortit avec toute sa famille pour répondre à l'honneur que Siriman Keita lui faisait, et offrit mille francs au chef de la fanfare. Elle se mit à jouer des hymnes guerriers, et le lieutenant, pour éblouir sa future belle-famille, se livra à des exercices de haute école, faisant ruer et sauter son cheval. Soutenu dans ses efforts par les applaudissements, à la limite de la possession, il fit cabrer son cheval presque à la verticale ; ensuite il lui ordonna de se prosterner devant sa future belle-famille. La bête plia les genoux ; des cris d'admiration s'élevèrent et la fanfare reprit de plus belle. Surpris, le cheval se cabra, projetant son cavalier dans un fossé rempli de boue. L'assistance forma un cercle autour du lieutenant pour le soustraire aux regards. La rumeur colporta l'incident à travers le village ; son image était ternie.

– Il paraît qu'il a fait ça dans son pantalon, comme un bébé, disaient les uns.

Et ceux qui étaient cléments soutenaient qu'il avait seulement pissé. Le lieutenant se barricada dans sa résidence ; certains courtisans le quittèrent, les uns excédés par ses accès de colère, les autres parce qu'il avait réduit son train de vie.

Il avait pratiqué une ouverture dans son mur, et chèvres et brebis errantes qui entraient dans la maison carrée étaient égorgées avec cérémonie.

– À mon commandement ! la chèvre par terre.

– La chèvre par terre, mon lieutenant.

– À mon commandement ! la chèvre égorgée !

– La chèvre égorgée, mon lieutenant.

Famakan ne pouvait résister à la tentation de fouiller sous les buissons dans l'espoir d'y trouver un œuf. Mais avant de le faire, il inspectait soigneusement les alentours pour se rendre compte si le lieutenant, embusqué sous un autre buisson, ne le guettait pas.

Depuis une semaine, au lieu d'un œuf, c'était deux, sinon trois, qu'il découvrait à la même place.

« Faux ce proverbe, qui affirme que la pintade ne pose jamais ses œufs dans le même panier », se dit-il.

Tous les matins, son petit déjeuner était assuré. Il prenait les œufs, retournait au marché et les cuisait sous la braise que maintenaient vive les marchandes de bouillie et de galettes ; il en mangeait un ou deux, et gardait le troisième pour Birama, qui le protégeait contre la tyrannie des grands. Ensuite il prenait un sentier à travers les ronces, pour ne pas s'aventurer près de la maison carrée. Et toujours à la même place, il trouvait, comme mise en évidence, une pièce de dix francs toute neuve qui scintillait dans le clair matin. La chose se répétant, Famakan finit par prendre peur ; sa grand-mère ne disait-elle pas que certains génies malfaisants usaient de ce manège pour entrer en contact avec les humains, et les prendre sous leur charme ?

« Au diable ! ces œufs et ces pièces de dix francs », se dit-il.

Et pendant une semaine, il s'abstint de les prendre. Le maître d'école qui faisait des compliments à Famakan, et citait en exemple sa vivacité d'esprit et l'intérêt qu'il accordait à ses leçons, constatait une certaine indolence. Agacé par les yeux hagards et sans vie qu'il posait sur le tableau noir, il se mit à le battre comme les autres élèves. Quand il rapportait à Birama les tracasseries dont il était l'objet de la part d'un grand, celui-ci répondait :

– Pas d'œuf, pas de protection.

Le soir, il fallait entretenir le jardin de l'école, arroser les jeunes plants, sarcler les mauvaises herbes, sous la surveillance des grands. Ils constataient que la partie dont Famakan avait la charge était moins bien tenue, et qu'après avoir vendu salades, choux-fleurs, et carottes, il déclarait toujours avoir perdu dix francs. Alors on le fouettait avec des verges.

Famakan reprit donc le petit chemin broussailleux qui passait très loin de la résidence du lieutenant. Merveille !... sous le même buisson il trouva un petit sac entouré de sept œufs. Famakan n'en prit qu'un

seul pour son petit déjeuner. Quant au petit sac, il ne voulut pas en connaître le contenu. Et le lendemain matin, quand il retourna au buisson, à sa grande surprise, l'œuf avait été remplacé. Il en prit deux, et en porta un à Birama.

Le jour suivant, Famakan vit sous son buisson deux petits sacs, qu'entouraient quatorze œufs. Et comme Birama avait exigé ses arriérés, il les prit et les mit dans son cartable, alors que derrière le buisson voisin, une voix partait d'un éclat de rire. Famakan voulut courir, mais ses jambes comme paralysées refusèrent d'obéir. Il sentit qu'une main se posait sur son épaule, doucement :

– Famakan, ces œufs, est-ce toi qui les a pondus ?

Le lieutenant était là, devant lui et le considérait gravement :

– Seules les pintades font leurs œufs derrière les buissons, dit-il ; et toutes les pintades de Kouta m'appartiennent.

Famakan voulut parler, se disculper, prétexter n'importe quoi, mais sa langue s'était collée à son palais. Il suffoquait de peur et d'angoisse.

– Je m'en vais te jeter dans un puits abandonné, très loin du village.

Famakan leva un regard inquiet sur le lieutenant et s'aperçut que son visage était rieur et enjoué.

– As-tu déjà mangé de la mayonnaise ? fit-il.

– Non !

– Eh bien, il faut de l'huile d'arachide, des œufs, seulement le jaune, du sel et des oignons. Seul un homme honnête peut réussir une bonne mayonnaise. Ce midi, à la sortie de l'école, viens à la maison carée ; je m'en vais la préparer sous tes yeux.

Il baissa la tête et détourna le visage, et sur un ton amusé :

– Tu prendras une pièce de dix francs dans l'un des petits sacs pour acheter une miche de pain. La mayonnaise, ça se mange avec du pain.

L'Imam avait ouvert de grands yeux d'étonnement. Siriman Keita, adopter un enfant ?

Quand un messager s'était présenté à lui, disant que le lieutenant désirait l'entretenir d'une question grave, il n'avait pu cacher son inquiétude. Depuis son installation à Kouta, les deux hommes n'avaient eu aucun contact. Le lieutenant ne s'était même pas donné la peine, selon l'usage, de venir se présenter à lui, et le reconnaître comme le chef spirituel de la communauté musulmane. Bien au contraire, il critiquait ceux qui croyaient, les accusait de paresse, et blasphémait en plein marché.

Lorsque le muezzin grimpait au minaret pour crier la prière, le lieutenant l'imitait, tournant le dos à la mosquée :

« Le voici de nouveau
Sur la plus haute de nos terrasses.
Frappez-le et faites-le descendre !
Si Allah est grand ! si Allah est grand ?
On peut donc le voir
Sans grimper sur une haute terrasse. »

À Kouta, personne ne pouvait se vanter d'avoir vu le lieutenant ni à un baptême, ni à un mariage, et encore moins à un enterrement. « Moi, lieutenant Siriman Keita, assister au baptême d'enfants conçus pendant la sieste ? Cela jamais ! disait-il en public. Et pourquoi marier des jeunes gens qui ont forniqué sans retenue comme des chiens ? Et quant à leurs morts, la terre, si elle pouvait décider, refuserait sûrement de manger de telles souillures. »

– Siriman, dit l'Imam, adopter un enfant est une décision grave. Réfléchis encore une semaine, voire un mois.

– C'est tout réfléchi, et ma décision est irrévocable. Je veux Famakan Bérété pour fils. J'en ai parlé au commandant, il m'a répondu que la chose était du ressort des autorités religieuses.

– Famakan étant orphelin de père, il serait préférable que tu épouses sa mère.

– Je ne te permets pas de te mêler de ma vie sentimentale. Je veux un fils et non une femme. Dis-moi ce que je dois faire pour satisfaire à l'usage.

– Tu n'appartiens pas à la grande communauté musulmane. Aussi, je ne suis pas autorisé, selon les Saintes Écritures, à m'occuper de tes problèmes. Mais si tu priais ne serait-ce qu'une fois, et en public, je pourrais attester que tu es musulman.

– C'est de l'hypocrisie, et tu me tiens le couteau sous la gorge.

– J'applique la loi, mon lieutenant.

– Alors je paraîtrai, vendredi prochain, à la grande prière.

– Dieu soit loué !

Tous les musulmans de Kouta étaient rassemblés sur la place de la mosquée attendant l'Imam, lorsque le lieutenant arriva, drapé dans un boubou brodé qu'un tailleur avait cousu en toute hâte, au prix d'une nuit d'insomnie. Il traînait des babouches marocaines trop larges, soulevant une poussière jaune. Une rumeur parcourut la foule :

– « A-t-on jamais vu une hyène en plein jour ? »

– « La chose est possible. Mais une hyène sous une moustiquaire ? Cela jamais !... »

Le lieutenant fit mine de ne pas entendre ces réflexions narquoises, et se fraya un chemin dans la foule, serrant des mains au passage, le visage illuminé d'un sourire où perçaient la gêne et l'ironie. Il alla se tenir derrière toute l'assistance, et déplia un tapis qu'il avait acheté le matin même. Quelques curieux se retournaient, et lui souriaient, saluant de la tête. Le lieutenant répondait par un clignement furtif des paupières.

– Ça, mon lieutenant, c'est très bien, lui dit son voisin le plus proche.

Siriman Keita sourit de dépit, son boubou étalé autour de lui, les mains jointes sur les genoux. Des litanies murmurées venaient à lui, persistantes, incompréhensibles. Un rire taquina ses lèvres, il le maîtrisa par une moue dégoûtée. L'Imam s'annonça, précédé des talibés qui psalmodiaient des versets du Coran. Et lorsqu'il vit Siriman Keita, son visage s'orna d'un sourire de victoire. Il lui serra la main.

– J'ai tenu parole, dit le lieutenant.

– Je tiendrai la mienne, par la grâce de Dieu, répliqua l'Imam.

Il célébra la prière et demanda ensuite à tous les fidèles de lui prêter quelques instants d'attention :

– Les gens adhèrent à l'islam par des chemins divers, et tous sont méritoires. Le lieutenant Siriman Keita est venu à nous, animé d'un sentiment des plus louables. Il veut adopter Famakan Bérété, orphelin de père, et par sa présence parmi vous, il demande votre acceptation. Si quelqu'un peut, évoquant un verset du Coran ou une tradition de notre communauté, me dire que cette adoption est illicite, eh bien, qu'il se prononce avant que je ne commette une erreur dont il partagerait la responsabilité.

– Le Prophète lui-même a adopté un fils, dit le Vieux Soriba.

– C'est la vérité, confirma l'Imam. Quelqu'un aurait-il une objection ?

Les fidèles secouèrent la tête, négativement.

– Siriman Keita, viens ! dit l'Imam.

Le lieutenant se leva et marcha lentement vers l'Imam. Il avait perdu sa belle contenance ; une inquiétude mêlée de joie immense se lisait sur son visage. Ses jambes tremblaient, et il avait baissé la tête comme un enfant craignant une réprimande de son père.

– La grande communauté musulmane ici réunie te donne Famakan Bérété pour fils, ponctua l'Imam avec cérémonie. Mais n'oublie jamais

ceci : les enfants sont à ceux qui les rendent meilleurs.

Il prit le lieutenant par la main, et le mena dans la mosquée :

– Donne à cet enfant une mère ; son bonheur sera complet et tes bienfaits doublés.

– C'est un coup monté ! vociféra le lieutenant. Un coup monté ! Que dis-je, un coup monté ? C'est un coup montant. Un coup monté-montant. Il y a même quelqu'un qui a dit : « A-t-on jamais vu une hyène sous une moustiquaire ? » Tu veux Famakan ? Eh bien, viens à la mosquée à la grande prière. Et maintenant, ils veulent mettre une femme dans mon lit. C'est un coup monté-montant. Eh bien, ils ne m'auront pas. Je n'ai fait que poser un pied sur le tapis de prière, et ils me voient déjà assis du matin au soir à l'ombre de la mosquée, béat d'admiration devant un marabout qui lit le Coran.

Il se souvint de ce matin de Quatorze Juillet où son cheval l'avait désarçonné juste en face de la maison de son futur beau-père. La colère le prit dans le bas-ventre.

Tout son malheur venait de cet incident. Nuit et jour, il le hantait, le tenait éveillé. Et quand son esprit en feu cédait au sommeil, il en rêvait.

– Et je ferai de Famakan un cavalier émérite, capable de charger une maison et d'y enlever une femme. Même si, après le rapt, il devait demander le consentement de ses parents.

Il prit son verre ; c'était le septième qu'il vidait coup sur coup.

– Buvons à satiété...

– Nous sommes entre gens fortunés, dirent les courtisans.

– Famakan est mon fils comme si j'avais fécondé sa mère, une nuit de permission. Comprenez-moi, j'ai dit une nuit.

Il partit d'un gros rire ; les courtisans l'imitèrent.

– Vous tous, je vous loge, je vous nourris, et quand, pour avoir trop mangé, vous avez la diarrhée...

Quelqu'un réalisa que le lieutenant allait lâcher un vilain mot, et leva son verre :

– Buvons à satiété !

– Nous sommes entre gens fortunés, dit le lieutenant machinalement.

Il se leva, écrasant sa cour de sa haute taille :

– À compter de ce jour, j'attribue le commandement de la maison

carrée à Famakan, et que s'en aille quiconque irait contre sa volonté.

– Buvons à satiété ! s'écria un des courtisans.

– Oui, reprit le lieutenant, pour l'adoption de Famakan, buvons un verre, et en ce qui me concerne, il sera le dernier, à jamais.

Et à compter de ce jour aussi, la moitié de ses courtisans le quittèrent.

« C'est une fille des villes, disait-on à travers Kouta. Elle a probablement mangé de nombreuses fortunes, entamé d'autres. Une gourgandine, voilà ce qu'elle est. Épouser une telle femme, c'est comme qui dirait voir un piquet et y planter l'œil. »

Tous les matins, Awa paraissait au marché lorsqu'il était plein à craquer. Les gérants des boutiques avaient ouvert leurs portes. Les machines des tailleurs caquetaient. Et les femmes criant leurs denrées à la volée disaient de bien loin que le marché battait son plein.

Elle prenait l'artère principale, pour être vue, bien en évidence, s'arrêtait çà et là, émaillant sa conversation de mots wolofs. Ensuite elle suivait son chemin de sa démarche balancée d'avant en arrière, au rythme des cliquetis de ses bracelets d'argent.

Seul le boucher se disait indifférent à l'apparition de cette femme, et à la senteur d'encens mêlé de parfum qui inondait son sillage.

– Les fesses ? s'exclamait-il, c'est de la viande. C'est du gigot fait pour s'asseoir, et c'est par là aussi qu'on se soulage.

Les vieillards qui palabraient à l'ombre de la mosquée l'avaient prise en aversion, et répondaient de façon laconique à ses salutations, l'insultant du regard.

– Voilà une femme qui s'habille non pour voiler ses formes mais pour les mettre en évidence, disait le vieux Birama.

Et il ajoutait, sentencieux :

– Il est écrit que la fin du monde sera proche lorsque les femmes auront de tels comportements.

Le Vieux Soriba ne partageait pas l'anathème que les autres notables jetaient sur Awa :

– On l'a dit et redit. Le Vieux Soriba est un amoureux. Il aime les femmes comme certains affectionnent la viande ou le sucre. Et je ne suis pas en désaccord avec le Prophète qui ne les dédaignait pas. Et mon père me le conseillait : « Soriba, s'il te naît un fils qui n'aime pas les femmes, tue-le : il ne ferait rien de glorieux. » Voilà ce qu'il disait, mon père, lorsqu'il me voyait avec une fille.

– On le sait, ricana Birama. Tu en as épousé quatre, et répudié une parce que tu l'avais usée.

– Personne ici ne peut soutenir qu'en la répudiant, je n'ai pas respecté les normes prescrites par la religion.

– On dit, plaisanta Solo, que tu rôdes la nuit aux alentours de la maison d'Awa.

Le Vieux Soriba se lissa la barbe, passa sa langue sur les lèvres, comme s'il savourait un arrière-goût de sucre :

– C'est la musique que l'on y joue qui m'attire.

– Soriba, reprit Birama, Awa est un crocodile, et si le crocodile te prend...

– Je sais, tu ne trouves personne pour te plaindre. Si c'est le matin, un ami dira : « Qu'allait-il faire de si bonne heure au bord du fleuve ? » L'après-midi ? Un faux frère comme toi fera le tour du village, disant : « A-t-on idée de rôder en plein midi au bord du fleuve ? » La nuit ? Alors les ennemis – que Dieu t'en donne, Birama, car ils sont aussi nécessaires que le sel – eh bien, les ennemis riront : « Il faut être fou pour se baigner la nuit. » C'est moi qui vous le dis, moi-même, le Vieux Soriba. On dit par tout Kouta que j'aime les femmes. Et c'est la vérité. Eh bien, j'ai évité Awa dès le premier jour où je l'ai vue. Seulement j'aime la musique, tout comme le Prophète, que son nom soit vénéré !

– Aimer les femmes n'est pas un défaut, dit l'Imam.

Le Vieux Soriba sourit, rassuré par le soutien que lui accordait le chef religieux.

– Oui, Dieu m'a fait aimer les femmes ! s'exclama-t-il, le visage empreint d'une moue triomphante, mais de ce côté-là, il ne m'a jamais privé.

L'Imam, qui, d'ordinaire, se drapait dans sa dignité lorsqu'on abordait de tels sujets, mit fin à la conversation en usant d'une digression :

– La mosquée se délabre, lança-t-il, l'index pointé sur une fente d'où sortait un margouillat. Il est temps de la badigeonner. Peut-être faudrait-il organiser une quête vendredi prochain.

Depuis près d'un mois, le lieutenant se livrait à un curieux manège. Il avait découvert dans une de ses cantines une vieille paire de jumelles, et de la maison carrée suivait l'animation du marché. Mais la plupart du temps c'était sur Awa qu'il braquait les yeux.

« Quel postérieur ! se disait-il ; non, il y a du louche là-dessous. Dieu a beau être généreux, non ! il ne peut attribuer tout cela à une seule femme. Non, il y a un truc. C'est un coup monté, comme ces femmes de cabaret, au bon temps de la Coloniale. On payait, et on attendait. Le sang vous bondissait vers le cœur avec des pulsations précipitées. Et elles ne finissaient pas de se déshabiller. Une fois nues, la déception s'emparait de vous, face à leur accoutrement hétéroclite : soutien-

gorge, bas, faux seins et faux cul, et tout cela sentait le caoutchouc. Une femme du marché, voilà ce qu'elle est, la belle Awa. Et tout ce qui est au marché est à vendre. Mais on ne doit jamais acheter un bonnet sans l'avoir essayé. »

Le lieutenant se mit à envoyer à Awa de menus cadeaux par l'entremise de Fadiala, le plus dévoué de ses courtisans : bracelet en ivoire sculpté, bague en argent filigrané.

– Comment a-t-elle réagi ? demandait-il à chaque fois.

– Très bien, mon lieutenant.

– Très bien, ce n'est pas une réponse. Je veux des détails.

– Elle a tendu les deux mains en signe de respect et de joie ; elle a retiré la bague qu'elle portait, et sur-le-champ l'a remplacée par celle que tu lui as offerte.

Le mot « respect » alla droit au cœur du lieutenant ; son visage s'orna d'un sourire sans mélange ; ses narines palpaient ; il tournait sur lui-même, comme assailli par des fourmis magnans.

Soudain il fixa Fadiala avec méfiance, et avec une brusque inquiétude.

– Ne me trompe surtout pas ! menaçait-il, le front plissé, le regard aminci. Mieux que personne, tu sais combien j'ai souffert, depuis ma chute de cheval.

– Le tonnerre me fende en deux si je te mens !

– Entendre et voir, ça fait deux, dit le lieutenant, l'air soupçonneux.

– Oui, il est temps que tu étales tes intentions au grand jour. Pourquoi ne lui ferais-tu pas parvenir un gigot de mouton et qu'elle te prépare un repas d'hospitalité ?

– Non, voici mille francs, dit le lieutenant, c'est à la préparation du poisson que l'on peut apprécier les talents culinaires d'une femme.

À la tombée de la nuit, le lieutenant se rendit chez Awa, en grande pompe, suivi de toute sa cour. Il mangea très peu, seulement quelques miettes, qu'il accompagnait de compliments bien troussés :

– Pour sûr, Awa, tu as vécu au Sénégal, et plus précisément à Saint-Louis.

– Comment le sais-tu ?

– À la façon dont tu prépares le poisson. Je suis resté deux ans en garnison dans cette ville. Eh bien, on ne peut apprêter le poisson mieux qu'à Saint-Louis.

– Tu n’as cependant rien mangé.

– J’aurais pu à moi seul vider le plat. Et comme ma suite rendait un grand hommage à ta cuisine, je me suis retenu. Ils n’ont jamais mangé du poisson préparé comme seules les Saint-Louisiennes savent le faire.

Après le repas et les rots, chacun fit des compliments à Awa.

– J’ai failli mordre ma main, dit Fadiala.

Quelqu’un risqua une plaisanterie :

– Un mets bien assaisonné, c’est comme une belle femme : c’est un contentement pour tout le corps.

Le lieutenant fronça les sourcils, menaça du regard ; se souvenant qu’il se trouvait ailleurs qu’à la maison carrée, il grimaça un sourire.

Awa apporta de l’eau chaude, du savon et une serviette. Et à genoux devant chaque convive, elle présenta le seau d’eau, attendant qu’il eût fini de se laver les mains. Ensuite elle offrit à chacun un petit cure-dent et une grosse noix de cola blanche.

– Honneur de ma maison, dit-elle au lieutenant, que les pas qui t’ont mené jusqu’à moi soient ceux de l’amitié.

– Pour que le chemin ne soit pas mangé par l’herbe, il faut plusieurs va-et-vient, répliqua le lieutenant, en insistant sur chaque mot.

La conversation se prolongea tard dans la nuit.

Le lieutenant triomphait :

– Le bonnet ! eh bien, je ne l’ai pas essayé, mais je sens qu’il est à ma mesure. J’aime sa forme, sa couleur. Si Awa m’ordonnait d’entrer dans le feu, je m’y précipiterais. Évidemment, j’en sortirais en courant.

– Cette fois, mon lieutenant, il faut faire vite, opina Fadiala.

– Parle clairement, et sans détour, fit le lieutenant.

– Parler clairement, ce serait parler franchement ; or je te sais coléreux.

– Tu penses à ces jeunes gens sans le sou qui font la cour à Awa, et qui portent des pantalons si serrés qu’ils sont obligés de s’enduire les cuisses d’huile ? Comment une femme telle qu’Awa peut-elle aimer de pareils énergumènes ?

– Mon lieutenant, il faut attraper le hanneton quand il a froid.

– C’est d’accord.

– Confie tes intérêts à un démarcheur public, en vue du mariage.

Le lendemain, le lieutenant fit venir Solo, un vieil aveugle. On disait

que sa parole pouvait éteindre un incendie, et qu'il lui suffisait de dire quelques mots bien choisis pour brouiller une affaire. Lorsque les vieillards de Kouta se réunissaient, le vieux Solo s'asseyait en dehors du cercle, et sans faire mine d'écouter, il buvait les paroles de chacun. Ensuite demandant la parole : « Aveugle, je ne connais ni la peur ni la honte. » C'est alors qu'il soutenait un argument, coupait un autre de sa langue affilée comme un couteau. Et lorsqu'il avait séparé le grain du son, personne ne savait plus que dire.

Maintes histoires circulaient à son sujet : un jour, le gouverneur général de toutes les colonies de l'Afrique de l'Ouest était venu à Kouta, se proposant d'emporter une grande quantité de kinkéliba¹ de cette région, connu pour ses vertus curatives. Pris par le protocole et par toutes les belles femmes qu'il honorait, il avait oublié d'en faire la demande au commandant Dotori. Arrivé à Darako, il avait fait expédier un télégramme impératif, disant qu'il désirait recevoir une tonne de kinkéliba par le train de cinq heures du matin. Le télégramme arriva tard dans la nuit. Le commandant affolé fit venir tous les notables en sa résidence.

– Il y va de mon avancement, et peut-être de mon grade, se plaignit-il.

– Où voyez-vous un problème ? demanda le vieux Solo.

– Une tonne de kinkéliba à cueillir dans la nuit, c'est beaucoup !

– Non, mon commandant ! répliqua Solo. Ouvrez les portes de la prison, et ordonnez aux détenus de grimper à la colline. Évidemment, certains se sauveront ; d'autres seront mordus par de méchants serpents...

Le commandant avait serré la main du vieux Solo. Et à compter de ce jour, il devint son ami et son indicateur.

Le commandant Bertin avait succédé à Dotori, mis à la retraite anticipée. On le disait trop familier avec les indigènes.

« Bertin est plus furieux qu'un âne auquel on a coupé le membre », disait-on. Un jour, il demanda au crieur public d'aviser la population que ceux qui ne payeraient pas l'impôt avant la fin de la semaine connaîtraient le supplice traditionnel : une bague posée sur le crâne rasé à sec, et par-dessus une grosse pierre.

Pendant que chacun se démenait, les uns cherchant de nouveaux emprunts auprès des commerçants et des anciens militaires, les autres réclamant de vieilles dettes, Solo avait, en plein jour, allumé une lampe-tempête et descendait l'artère principale du village. Les gardes-cercles, plus effrayés que surpris, avaient rapporté l'événement aux commis, les commis au commandant. On le convoqua, et il s'expliqua :

– C’est ma façon de chercher l’impôt, dit-il.

Le commandant Bertin rit aux larmes et écrivit de sa main dans le registre : « dispensé d’impôt à jamais ».

À Kouta, on lui attribuait tous les mots d’esprit ; mais tout n’était pas à son honneur.

« Il mène toute affaire la main dessus, la main dessous », disait-on.

– Gens de Kouta, expliquait-il, ne me demandez pas de décortiquer les arachides si je ne dois de temps à autre croquer quelques grains.

On retenait contre lui le tour qu’il joua à Daouda, un riche commerçant. Solo avait servi d’intermédiaire entre Daouda et les parents d’une femme divorcée ; comme à l’accoutumée, il mena les démarches avec succès. On fixa donc le jour des noces et le montant de la dot. Daouda affirma avoir remis l’argent à Solo ; et celui-ci soutint le contraire.

Le différend fut porté à la connaissance du commandant Bertin :

– Arrangez-vous à l’indigène ! trancha-t-il.

Les notables conseillèrent un serment sur le Coran, un vendredi après la grande prière.

– Vous voulez donc souiller la parole de Dieu par une histoire de femme ? menaça Solo.

L’Imam lui donna raison.

– Depuis que Kouta existe, il n’y eut jamais un tel serment, et cela ne se fera pas tant que je serai votre Imam.

Daouda se plaignit auprès du chef de canton. Il convoqua les deux parties, un jeudi, et rassembla tous les notables à l’exception de l’Imam.

– Kouta repose sur un fétiche qui ne pardonne ni trahison, ni infamie, dit-il. Que Daouda et Solo jurent solennellement sur ce fétiche.

Solo s’y refusa.

– Tu reconnais donc les faits qui te sont reprochés ? interrogea le chef de canton.

– Non !

– Je ne comprends pas.

Solo prit un temps pour mettre de l’ordre dans sa pensée et saisir le fil des mots :

– Quand un bâtard et un homme bien né jurent sur un fétiche, il se détourne toujours du bâtard pour s’attaquer à l’homme né de père et

de mère connus.

Daouda trembla de tout son corps et quitta l'assemblée, les yeux injectés de sang. Et depuis ce jour, à Kouta, un doute plane sur l'honnêteté de ses origines.

Le lieutenant exposa longuement son projet à Solo, sans réserve et sans omettre un seul détail. Il jubilait comme un jeune homme, attribuait à Awa toutes les qualités que l'on pouvait attendre d'une femme.

– Vois-tu, je veux l'épouser le plus vite possible.

Solo resta impassible, ses yeux éteints rivés sur le lieutenant.

– En vérité, dit-il enfin, Awa est une belle femme. Des dents faites pour irradier la lumière du soleil, une peau si noire qu'on pourrait s'y mirer. Tu sais, mon lieutenant, la beauté ne sied qu'à la noirceur.

– Un aveugle vanter les attraits d'une femme ? s'étonna le lieutenant.

– Eh oui ! Je la vois avec l'esprit, par ce qu'on dit d'elle et surtout avec les yeux des autres.

– Surtout ne me trompe pas ! fulmina le lieutenant. Si tu t'avises de me jouer un tour, je t'abats d'un coup de revolver, comme un chien.

– Je t'en sais capable, répliqua Solo, très calme.

– Et le commandant de cercle...

– Il ne te convoquera même pas. Un commandant blanc ne saurait emprisonner un ancien militaire pour le meurtre d'un vieil aveugle dispensé d'impôt.

Solo prit un air malheureux, presque compatissant, avant d'ajouter :

– Ce mariage sera difficile, et peut-être impossible.

– Que dis-tu ? rugit le lieutenant.

– Tu as bien entendu, fit Solo, l'index pointé comme s'il prononçait une sentence.

– Impossible ?

– Il y a déjà quelqu'un dans la place, et qui s'y connaît en matière de femmes.

Le lieutenant se dressa d'un bond. Ses mains tremblantes s'accrochèrent au boubou de Solo.

– Qui ? Dis-moi qui ?

Il lâcha prise, et consterné :

– Awa m’a si bien reçu.

– Quand on paye le repas, on est toujours bien reçu. Les gens de Kouta ont beaucoup parlé de ce dîner.

Le lieutenant ne voulut pas en savoir davantage, et revint à la charge :

– Tu as parlé de quelqu’un, son nom ? Dis-moi son nom !

– Cela, jamais, mon lieutenant. Malgré les médisances je suis un homme fidèle à ses engagements.

– On te dit vénal ! Et on ajoute que tu abuses des filles avant de les offrir en mariage !

– Vénal ! Tous les pauvres le sont, et cessent de l’être une fois sortis de la misère. Alors ils achètent la conscience des pauvres. Moi abuser des filles ? C’est de la médisance : insensé l’aveugle qui serait médisant. Au moins je n’ai pas ce défaut-là.

– Combien as-tu reçu de ce concurrent ?

– Assez pour ne pas le trahir.

Il se livra à un calcul mental, le fit et le refit, jouant sur la défaite du lieutenant :

– On va en enfer pour ne pas avoir froid. J’exige trois mille francs.

– Trop cher pour moi.

Solo fit mine de se lever.

– Attends, dit le lieutenant en sortant son portefeuille.

– Le compte est bon, ricana le vieil aveugle. Les billets de mille francs ? Je les reconnais à leur odeur ; ils sentent le parfum des gens riches ; ces billets-là ne font que passer par les mains des pauvres.

– Maintenant, qui ? interrogea le lieutenant.

– Soriba, lâcha Solo, comme exténué.

– Ce dévergondé ! Ce goujat !...

– Il faut toujours considérer son concurrent avec sérénité. Insulter est un aveu de faiblesse.

– Mais il a déjà trois femmes, et il est tout rabougri comme un arbre qui ne tient plus que par ses racines.

– Le Vieux Soriba veut Awa pour quatrième femme afin de reverdir. Et s’il l’épousait, ses tempes blanches redeviendraient grises. Tu ne sais pas, mon lieutenant, combien une femme pour de vrai peut changer un homme. C’est comme la bonne nourriture.

– Évidemment, tu lui expliqueras que je suis de la partie, et qu’il

doit se retirer.

– Je connais assez le Vieux Soriba pour te dire que procéder ainsi serait une erreur irréparable. En matière de femme, il est plus têtu qu'un âne. Je m'en vais le disqualifier auprès d'Awa, en ternissant sa réputation.

– Ne me trompe surtout pas, Solo !

Il fronça les sourcils et grimaça un sourire :

– Si tu me trompes...

– Je sais, tu me tueras d'un coup de revolver. Et le commandant dira : « C'est bien. »

Solo se mit à rire, sans retenue, comme s'il narguait le lieutenant :

– Tu sais, au village, on dit que tes coups de fusil, ce n'est que bruit de poudre. Et je ne soutiendrai pas le contraire. Les Blancs sont en train de se massacrer à nouveau, et ce n'est pas par ici qu'ils enverront les balles.

¹ Feuilles d'où l'on extrait le quinquina.

Famakan était rentré de l'école en pleurant. Il jeta son cartable sur la table, et se précipita dans les bras du lieutenant.

– Que se passe-t-il, petit bonhomme ?

Famakan ne répondit pas ; il se mit à pleurer de plus belle.

– Tiens, aujourd'hui on a préparé un plat que tu affectionnes : le fonio avec une sauce d'arachide.

L'enfant ne voulait rien entendre ; il se libéra de l'étreinte du lieutenant et alla s'enfermer dans sa chambre. Son père l'y suivit et, sans mot dire, s'assit sur le bord du lit, à côté de son fils secoué de sanglots. La colère le saisit, mais il se domina.

– Petit bonhomme, tu as violé notre pacte. On s'était promis tous les deux de ne rien se cacher.

Il essaya d'évoquer le passé, dans l'espoir de voir naître un sourire sur les lèvres de l'enfant.

– Famakan, cet œuf, est-ce toi qui l'a pondu ?

D'ordinaire cette plaisanterie déridait son fils. Il riait de toutes ses dents, et toute la maison carrée avec lui.

– Peut-être as-tu vu une chemise qui te plaît ? Eh bien, je te l'achète.

L'enfant fit non de la tête.

– Un grand t'aurait-il battu ? Son nom ? Dis-moi son nom ; je te promets qu'il s'en repentira.

– Non, fit Famakan. Personne ne me bat plus, pas même le maître.

Le lieutenant sortit de la chambre, tourmenté de pensées obscures.

« Peut-être est-il bouleversé par l'annonce de mon mariage. Il croit qu'il va manquer d'affection. »

De la véranda, il se mit à crier :

– Puisque tu refuses de manger, eh bien personne n'avalera une seule bouchée. Je punis tout le monde, y compris moi.

L'enfant vint alors à lui, la tête baissée, et s'assit sur ses genoux :

– Quelqu'un a insulté mon père, dit-il, indigné.

– Et qu'a-t-il dit ? ricana le lieutenant.

– Il a nommé les parties de mon père.

– Je te promets, Famakan, que de pareilles injures ne te feront plus

pleurer, affirma le lieutenant, un brin de malice dans les yeux.

L'instituteur allait et venait parmi les élèves, menaçant les uns de son bâton, caressant les autres, lorsque le lieutenant fit son entrée dans la classe.

Garçons et filles se levèrent.

– Bonjour, mon lieutenant.

– Bonjour, les enfants.

Le maître ne cacha pas sa surprise, et s'aperçut que Siriman Keita lui rendait son salut avec froideur.

– J'irai droit au but, dit-il. Un de tes élèves m'a insulté, et cela a mis mon fils dans un état nerveux fort inquiétant.

Et s'adressant à Famakan.

– Montre-le-moi !

L'enfant désigna du doigt un de ses camarades. Le lieutenant lui fit signe d'approcher.

– Va dire à ton père que le maître lui demande de venir.

– Vous savez, dit l'instituteur, les injures sont les premiers mots que les enfants apprennent. Quel remède à cela ?

– Va dire à ton père de venir ! rugit le lieutenant.

Le petit garçon fit vite et revint bientôt, tenant fièrement son père par la main.

Alors que tout le monde s'attendait à une correction physique, Siriman Keita baissa son pantalon et courba la tête contre le tableau noir.

Il exposa pendant plus de cinq minutes ses kotafla¹ luisants comme du cuir bien ciré. Ensuite il ferma sa braguette et empoigna le père du garçon :

– Maintenant, à ton tour de montrer les deux conseillers du Roi.

– Ça, mon lieutenant, se plaignit Solo, tu me rends la tâche bien difficile. Faire ça, et à une semaine de ton mariage ! Naturellement, on en a beaucoup parlé au village.

– Et qu'a-t-on dit ?

– Que tu as enlevé ton pantalon dans une classe, et que tu as forcé ce pauvre Diango à t'imiter. Tes ennemis ont gonflé l'incident. Ils ont dit par tout le village que tu accepterais de renouveler ce geste en plein marché. Awa était sur le point de reprendre sa parole.

Évidemment, j'ai tressé un mensonge que j'ai colporté çà et là. J'ai fait courir le bruit qu'il s'agissait d'une leçon de choses. Et le jeune instituteur a confirmé, moyennant mon silence.

– Ton silence ? s'étonna le lieutenant.

– Eh oui ! Il a engrossé une fille de quinze ans.

– Et combien te dois-je ?

– Délivre-moi du boucher. C'est la seule personne dont j'ai peur. La boucherie ? Sens interdit ! depuis une semaine.

– Toi, avoir peur de quelqu'un ?

– Plus que tout le monde, j'aime la viande. Et Namori le boucher jamais n'oublie ni ne se fatigue de réclamer une dette.

¹ Les deux choses qu'un homme porte à l'arrière.

Le lieutenant avait exigé un mariage sans cérémonie religieuse. L'humiliation que l'Imam lui avait infligée le faisait souffrir lorsqu'il y pensait. Et qu'aurait dit Faganda, s'il apprenait que son frère s'était encore ridiculisé devant les marabouts ? Il aurait sans aucun doute parlé de trahison.

– J'ai décidé de me marier devant le commandant de cercle, dit-il à Solo.

– Un mariage civil ? s'exclama le vieil aveugle. Ça ne s'est jamais vu à Kouta.

– C'est plus rapide ! Au lieu de dire : « Je me suis rasé le crâne », il est plus prompt de retirer son bonnet.

– Un mariage civil quelquefois coûte très cher ; quand on veut divorcer, il faut des discussions et des pourparlers, des réconciliations et des séparations de couche, des avocats et des juges. Réfléchis encore, mon lieutenant.

– Ma décision est irrévocable. Je veux un mariage civil. Il faut bien que quelqu'un en donne l'exemple. C'est une garantie pour la femme.

Le commandant Bertin accepta de servir de témoin au lieutenant, et désigna un commis comme témoin d'Awa.

Le soir même, elle déménagea à la maison carrée, voilée de blanc, escortée de quelques matrones qui chantaient une chanson nuptiale, sans entrain :

« La maison paternelle
était agréable, Awa Konaté !
Mais tout ce qui est agréable
a une fin, Awa Konaté ! »

La chanson, bien que traditionnelle et venant du fond des âges, déplut au lieutenant. Il congédia les matrones, en leur donnant mille francs et ordonna à ses courtisans de se charger des bagages de sa femme : malles, ustensiles de cuisine, tout ce qu'une jeune épouse apporte avec elle au domicile conjugal. Deux cousines s'assirent sur le seuil :

– Elle n'entrera pas tant que son mari n'aura pas payé le droit de passage.

Siriman Keita, généreux, leur offrit cinq cents francs.

Solo donna aux époux les conseils d'usage et s'adressa tout particulièrement au lieutenant :

– Siriman, dit-il, voici Awa, ta femme. Je l'ai conduite à toi, intacte. Elle n'est ni borgne ni unijambiste, et il ne lui manque pas une dent. Celles de lait sont tombées, elles sont depuis fort longtemps remplacées par des dents d'adulte qui appellent la lumière du soleil.

C'était la première fois que Solo l'appelait par son prénom comme un père.

– On me dit violent, mais je sais respecter les belles choses.

– Siriman, reprit Solo, il ne faut insulter une femme que si elle a fait une chose pour laquelle elle mérite d'être battue ; et il ne convient de la battre que pour une faute qui en bonne justice nécessite la mort.

Les courtisans acquiescèrent à ces sages conseils.

– Gronde le chat, et donne quelques avertissements à la souris, ponctua Solo.

Il se tourna vers Awa :

– Voici Siriman, ton mari. C'est un voleur. Dis : c'est un voleur !

– C'est un voleur.

– C'est un trousseur de filles. Dis : c'est un trousseur de filles !

– C'est un trousseur de filles.

Les courtisans et le lieutenant se mirent à rire bruyamment en se frappant sur la cuisse.

– Vois-tu, ma fille, à Kouta sévit un mal : la médisance. Et contre elle, les notables n'ont pas encore trouvé un remède puisque ce sont eux qui l'entretiennent. Comme qui dirait, celui qui cherche l'aiguille a le pied dessus. Chaque fois qu'on te dira : Siriman est un voleur, un trousseur de filles, réponds : Je le savais avant de l'épouser.

La nuit de noces allait commencer. Le lieutenant se retira dans l'enclos qui lui servait de douche et de latrines. Un seau d'eau chaude l'attendait ; il prit son bain nuptial. En sortant, Solo l'aborda :

– As-tu pensé au coq ?

– Le coq ? Pour quoi faire ?

– Insensé que tu es ! L'égorger et répandre un peu de sang sur le drap.

– Awa et moi avons consommé dès notre troisième rencontre.

– Tout le monde le sait, mais c'est la coutume. Et ne t'y dérobe pas : les femmes, surtout celles qui ne reçoivent plus les honneurs de leur mari, adorent voir un linge nuptial maculé de sang ; et il rappelle aux

hommes frappés d'impuissance leur virilité passée. Certains notables, je tairai leur nom, m'ont confié qu'à la vue d'un drap nuptial, leur ardeur, qu'ils croyaient éteinte à jamais, s'est réveillée.

Le lieutenant s'esclaffa en se tenant les côtes :

– Non ! dit-il, la main plaquée aux lèvres pour étouffer son rire.

– Alors tu m'obliges à te faire une confidence : l'Imam, oui, j'ai dit l'Imam...

– Non ! fit le lieutenant, les yeux hors des orbites.

– En attendant de visiter les houris promises par le Prophète, depuis plus de dix ans, son seul plaisir sur cette terre, c'est de voir un drap nuptial. Tu vis dans un village que tu ne connais pas. À Kouta, la mère de l'hyène a été enterrée et déterrée en présence du charognard.

– L'hyène, c'est qui ?

– Tous les habitants de Kouta. Et le charognard, c'est moi.

Peu à peu les rires s'apaisèrent. Solo fourra la main dans la poche de son boubou et en sortit un flacon contenant une pâte de noix de cola additionnée de racine de sinsan¹ pilée et de sel, avec un peu de piment.

– Tiens, dit-il, en le tendant au lieutenant. Mange ça. Ce n'est pas très agréable au goût. Mange tout le contenu du flacon, et attends un moment pour qu'il fasse son effet. Cette nuit, mon lieutenant, il faut pouvoir.

– De ce côté, je n'ai jamais eu de problèmes.

– On ne sait jamais. L'émotion aidant, j'ai vu des jeunes gens susceptibles de tenir une fille éveillée toute une semaine demeurer mous et flancher la nuit de leurs noces. Alors les parents ont repris leur fille, et il a fallu rembourser la dot, les habits, les frais des démarcheurs. Soyons prudents, mon lieutenant. Mange en fermant les yeux.

Solo se retira après force bénédictions et souhaits, et promit de venir aux premières lueurs de l'aube, avec le cortège de matrones qui promèneraient le drap nuptial à travers le village, au lever du jour.

Le lieutenant trouva dans son lit une fille au teint clair, à la croupe rebondie et qui lui souriait :

– Tu payes aux amies d'Awa le droit de cuissage, ou c'est moi que tu déflores à sa place. Et demain matin, je te ferai une telle réputation qu'on te fuira à distance tel un chien galeux.

Sirimman Keita donna mille francs, la jeune fille se leva et Awa parut, découvrant son visage.

Le lieutenant se réveilla de bonne heure, l'œil bas, la bouche pâteuse. La tête lui tournait et son estomac gargouillait. Son regard s'attarda longuement sur Awa, couchée sous la moustiquaire, rompue, conquise, offerte. Son pagne s'était dénoué et laissait apparaître la moitié d'un sein luisant de sueur, qui palpitait au rythme de sa respiration.

« Ce margoulin de Solo a raison, se dit-il. La beauté ne sied qu'à la noirceur. »

Un frisson le parcourut ; il se maîtrisa, s'étira longuement en bâillant et fit craquer ses jointures. Il prit un bain chaud et se soulagea pour calmer ses brûlures d'estomac.

« Le coq ! j'ai oublié le coq », s'exclama-t-il.

Avant de l'égorger, le lieutenant l'étrangla pour éviter qu'il ne chante.

« Maintenant allons nous dégourdir les jambes », se dit-il avec un soupir de satisfaction.

Sur le seuil de la maison carrée, il rencontra Solo qui venait aux nouvelles, escorté de quelques matrones.

– Mon lieutenant, comment les choses se sont-elles passées ? fit-il.

Il avait l'air inquiet.

– Assassin ! explosa le lieutenant, tu as failli m'empoisonner avec tes mélanges. J'ai des palpitations cardiaques.

– Je venais pour le coq. L'as-tu égorgé ?

– À l'instant même, et j'ai taché le drap de sang.

– De quelle manière ?

– Eh bien, j'ai répandu du sang sous la cuisse d'Awa.

Solo se mit à rire :

– Alors ça, mon lieutenant, c'est l'inondation. Et personne ne croira qu'il s'agit d'une défloration. As-tu un autre drap ?

– Non ! fit le lieutenant de mauvaise humeur.

Son estomac le brûlait, et il avait envie de se soulager à nouveau.

Solo s'adressa à une matrone.

– Doussouba, coupe le drap nuptial en deux ; plonge ton doigt dans le sang et pose-le trois fois en ligne droite.

– Vieux dégoûtant ! qui t'a enseigné tout cela ?

– Toi, Doussouba. Et si Awa avait consommé avec quelqu'un d'autre avant son mariage, je t'aurais demandé de confectionner une seconde

virginité. Mais pour cela, je n'ai jamais su comment tu procèdes.

La matrone se fâcha, redressa son corps décharné et couvrit Solo d'injures à l'endroit de son père, de sa mère, de tous ceux qui l'avaient précédé dans sa lignée.

– Que d'injures et de si bon matin ! ricana le vieil aveugle. Tout le voisinage va t'entendre.

Le lieutenant alla se soulager et revint en se tenant le ventre.

– J'oubliais, dit le vieil aveugle. Ce coq ? Personne de ta maison ne doit le manger, sinon ton mariage serait malheureux.

– Emporte-le, truand ! assassin !

Solo tendit le coq à Doussouba, qui lui fit un large sourire et le glissa sous le drap nuptial, dans une calebasse.

Un âne se mit à braire dans la cour. Le lieutenant se précipita. Il fut saisi de frayeur face au spectacle offert à ses yeux : un âne !... un âne auquel quelqu'un avait coupé les oreilles, et ses blessures saignaient encore.

Il revint conter l'affaire à Solo.

– Un ennemi en veut à ta vie ; quelqu'un désire que tu t'en ailles au pays des os blancs. Mais, rassure-toi, le fer peut couper le fer. C'est la pensée qui transforme le mil en vin. Donne-moi le temps de la réflexion.

Les matrones promenèrent le drap nuptial à travers tout le village, de maison en maison, en dansant au son d'un gai tam-tam. Les femmes qui ce matin étaient débarrassées de travaux ménagers se joignaient à elles. Et bientôt ce fut la fête sur la place du village. Les matrones, les lèvres rouges de jus de cola, firent le tour du cercle, se livrant à des gestes symboliques. Lorsqu'elles eurent terminé leur marche, les jeunes filles prirent la relève. Sur un rythme d'abord lent, puis de plus en plus accéléré, elles se mirent à piétiner ; par degrés leurs mouvements devinrent saccadés. Bientôt des soubresauts frénétiques secouèrent leurs épaules, leurs seins et se terminèrent par des contorsions si intenses que de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur leur torse nu. Après un court repos, que les joueurs de tam-tam mirent à profit pour chauffer leurs instruments, une voix claire et forte prononça le refrain d'une chanson, repris par toute l'assistance. C'était l'hommage à la virginité d'Awa.

À nouveau ce fut la danse, et l'enthousiasme ne connut plus de bornes : la joie devint délirante. Et Solo, qui présidait la fête, s'avança au milieu du cercle ; ses bras levés réclamaient le silence :

– Awa est une fille sérieuse, dit-il. Son mari l’a trouvée à la maison. Son drap nuptial l’atteste. Et pour l’honorer, le lieutenant Siriman Keita lui offre cinquante grammes d’or.

La foule applaudit, frénétique.

– Il m’a aussi chargé de donner deux mille francs pour prix d’une noix de cola à toutes celles qui ont participé à sa joie.

La place se vida, dans l’allégresse générale, tandis que les tambourinaires exécutaient du bout des doigts des roulements étouffés.

Le soir, Solo vint à la maison carrée, en compagnie d’un féticheur de grande renommée.

– Siriman, voici N’Pé. Il est si pétri de savoir qu’il peut empêcher la pluie de tomber pour qu’une fête ait lieu. Pour envoyer quelqu’un dans l’autre monde, il lui suffit d’écraser un grain de sorgho à l’aide de son marteau. Mais il n’est pas Dieu. La terre, on est un peu dessus et beaucoup dessous. Ceux qui donnent la mort meurent eux aussi.

– La mort elle-même mourra bien un jour, déclara N’Pé.

Le lieutenant exposa ses tourments. N’Pé le regardait à la dérobée, sans jamais le fixer dans les yeux. De temps à autre, il posait une question anodine, enregistrant la réponse, et reprenait sa question sous une autre formulation, mais plus précise. Quand il eut cerné le problème dans sa totalité, il fixa le lieutenant longuement, et l’obligea à baisser les yeux.

N’Pé frappa le sable de scarifications verticales et les effaça.

– Muet, Adama ! dit-il. Nuhun se tait lui aussi. Et Ba-Awa est stérile.

Il sortit de son sac un flacon, se lava le visage et arrosa le sable. Il fit des horizontales par groupes de trois et de sept, les examina avec soin, le front plissé. Le cœur du lieutenant battait à grands coups. Son regard allait inlassablement du sable au visage contracté du féticheur.

– Iblissa² est descendu ! lança N’Pé. On peut toujours le chasser, car Iblissa n’est pas Dieu.

Il effaça les signes, refit des verticales coupant une horizontale, et se prononça :

– Siriman Keita, il ne faut pas que cet âne meure ! Non, il ne faut pas. Le sable dit que l’âne qui aura fait des petits chassera le malheur de ta maison, et qu’il retournera à celui qui l’a souhaité. Siriman Keita, le sable dit que le puits mal étayé s’effondre sur qui ? sur lui-même ! Maintenant Adama parle et Nuhun lui fait écho. Et que disent-

ils ? Qu'aucun ennemi ne peut triompher de toi.

Il rassembla le sable, en fit un tas qu'il remit dans son sac.

– Je ne suis qu'un interprète, et si j'ai menti, les génies l'auront voulu.

Le lieutenant se leva et paya généreusement.

¹ Arbre des pays de savane dont les racines entrent dans la préparation de maints remèdes.

² Satan.

Le lieutenant flâna longtemps aux abords du dispensaire sans se résoudre à y entrer. Allez dire à un médecin français : on m'a envoyé un âne fétiche et s'il meurt les ancêtres me prendront par la main... Des passants venaient à lui, et le complimentaient de son mariage, du beau cadeau qu'il avait offert à Awa, et de la belle fête dont il avait honoré le village. À chacun il répondait par un sourire forcé, à la limite, grimaçant. Et lorsque les congratulations se prolongeaient, il coupait court, prétextant une course urgente.

Une idée lui vint, furtive ; et pour la mettre à profit il se précipita dans le dispensaire, alla droit à l'infirmier qui pansait les plaies.

– Mon fils Famakan est un drôle de garçon, agité, remuant. Et bien souvent il revient à la maison couvert de blessures. Pourrais-tu me donner un peu de mercurochrome ? Je le soignerai moi-même.

L'infirmier ne daigna pas lever les yeux, et administra une gifle retentissante au patient dont il s'occupait.

– Il faut tenir la jambe droite pour que le pansement adhère. Ils sont pourris comme de la charogne, et ne suivent pas les conseils qu'on leur donne. Demain je passerai ta plaie à la teinture d'iode et au crayon. C'est moi qui te le dis ! On t'entendra brailler et de bien loin. Au suivant !

Un autre malade monta sur la table en s'aidant d'un bâton. N'Godé arrosa sa plaie d'une solution de permanganate brûlante, et de ses pinces arracha le pansement qu'il jeta dans la corbeille, en détournant la tête :

– Celui-là, l'hyène elle-même n'en voudrait pas.

Enfin il leva les yeux sur Siriman Keita.

– Que disais-tu, mon lieutenant ?

– N'Godé, je désirerais un peu de mercurochrome, mon fils...

– Tu ne réponds pas à ma question.

– Peut-être la comprendrai-je mieux dehors ?

N'Godé jeta ses pinces dans un plateau, se passa les mains à l'alcool et sortit, suivi du lieutenant.

– Voici pour le prix d'une noix de cola, dit celui-ci, en lui tendant un billet de cent francs.

– Bien parlé, mon lieutenant. C'est comme ça qu'un homme parle !

Il nettoya un vieux flacon, le remplit de mercurochrome et le tendit au lieutenant :

– Chaque fois que tu en auras besoin, il te suffira de m'envoyer quelqu'un ou de demander que je livre à domicile.

– Il faudrait peut-être un peu de poudre cicatrisante.

N'Godé remplit un cornet d'une poudre et en guise de supplément et pour montrer sa bonne foi, il offrit au lieutenant quelques bandes.

Pendant une semaine, à peine réveillé, le lieutenant s'affairait à soigner son âne. Il nettoyait les oreilles avec de l'eau de Cologne, les badigeonnait de mercurochrome, et les couvrait de sulfamides. Les plaies suppuraient toujours. L'âne dépérissait malgré tous les soins qu'on lui prodiguait. Un courtisan devait lui apporter un seau d'eau trois fois par jour. Un autre était chargé de le ravitailler en sorgho. Et l'âne du lieutenant maigrissait.

Un matin, à son réveil, Siriman le vit couché sur le flanc, couvert d'une nuée de mouches, la respiration basse.

Ses jambes fléchirent ; tremblant de tout son corps, il vint au dispensaire, se disant :

« Si tu dis que le monde est bon à vivre, c'est que tu as les deux pieds là-dedans. Qu'on se moque de moi tant qu'on voudra, mais vivant. Les morts n'entendent plus les railleries. »

Leroy, le médecin français, le reçut en plaisantant :

– On peut déjà dire, lieutenant, que la belle Awa vous a un peu fatigué. Vous verrez, c'est un rythme à acquérir.

– Il ne s'agit pas de cela, mon colonel, fit le lieutenant, qui ne savait comment présenter son problème.

– Je suis médecin militaire, et nous aurions pu servir dans la même compagnie. Aussi, parlez-moi franchement.

Il congédia le patient qu'il auscultait.

– La tuberculose pulmonaire ! C'est une plaie en ce pays. Et ils viennent me voir lorsqu'ils ont essayé en vain tous les remèdes traditionnels. Certains ont des valeurs curatives réelles, je ne le nie pas. Mais la médecine occidentale a fait ses preuves. Comprenez-moi bien, je ne suis pas raciste. Je fais un constat. Vous avez un grand rôle à jouer auprès de vos frères de race. Dans moins d'un mois, celui-ci sera mort. Et que voulez-vous que j'y fasse ? Trop tard, c'est trop tard.

Il se leva, passa ses mains à l'alcool en les frottant énergiquement, et alluma une cigarette.

- Je vous écoute, lieutenant.
- Mon frère vient de m'envoyer un âne qui me donne bien des soucis.
- Ah ! s'exclama le docteur.
- Parce qu'il refusait d'avancer, mon frère, qui est d'un tempérament coléreux, lui a coupé les oreilles. J'ai tout essayé, mercurochrome, sulfamides, mais rien y fait.
- Avez-vous vu le vétérinaire ?

Le visage du lieutenant s'obscurcit. Il s'évertuait à préparer un mensonge quand Leroy s'écria :

– Sot que je suis ! Il est en tournée depuis un mois. Voilà ce que je peux faire. C'est inhabituel. Vous comprenez, le dispensaire souffre d'une pénurie de médicaments. Tous les matins, pendant une semaine, j'enverrai un infirmier faire une piqûre de pénicilline à votre âne. Et, croyez-moi, c'est bien pour vous faire plaisir.

Le lieutenant arriva chez le Vieux Soriba aux environs de midi.

Il le trouva assis dans son vestibule, le torse nu, la taille ceinte d'un pagne aux couleurs vives. Un grand plat était posé par terre, devant lui, autour duquel ses femmes s'affairaient. L'une mélangeait la sauce au riz, la seconde retirait les arêtes de poisson, et la dernière, à l'aide d'un éventail, rafraîchissait le maître de maison.

Soriba soulevait de grosses poignées, s'essouffait, toussait, se raclait la gorge bruyamment. Quand il s'arrêtait de manger, c'était pour demander de l'eau.

« Voici un homme couvert de femmes, se dit le lieutenant avec un brin de jalousie. »

À son salut, Soriba répliqua :

- Les pas qui viennent à ma maison sont-ils ceux de l'amitié ?
- L'amitié seulement, dit le lieutenant. Les pieds ne vont pas où le cœur n'est pas.
- C'est la vérité ! confirma Soriba. Alors, ami, partage mon repas.
- C'est que j'ai déjà mangé.
- Ah ! ça, mon lieutenant, qui n'honore pas la cuisine de mes femmes n'est pas mon ami.

Siriman Keita se lava les mains dans une eau grisâtre, s'accroupit et prit quelques morceaux de poisson qu'il avala sans les mâcher.

– J'ai satisfait à la coutume.

Le Vieux Soriba n'en finissait pas de manger ; une fois le plat vide, il

faisait un signe du regard, et on le garnissait à nouveau. De temps à autre, il s'envoyait d'un seul trait un gobelet d'eau, poussait des soupirs de satisfaction, éternuait. Une de ses femmes le frappait dans le dos. Et il se remettait à manger.

Le lieutenant bouillait d'impatience. Quand son regard croisait celui de Soriba, il lui souriait pour masquer son étonnement et son indignation. Tout à coup un rot se fit entendre. Le Vieux Soriba bénit son repas en récitant la profession de foi. Il lécha ses mains longuement, un doigt après l'autre, les trempa dans le seau d'eau, avant de les essuyer sur ses cheveux.

– Mon lieutenant, j'aime la parole claire et concise.

– On m'a dit que tu élèves des ânes.

– C'est la vérité. J'ai une faiblesse pour les ânes ; je la tiens de mon père qui les affectionnait. Chaque fois qu'ils entendaient : « kourou nama », les gens de Kouta criaient : « C'est le vieux Drissa qui rentre ses ânes. »

– Je m'en vais te parler franchement, mais en toute confiance. Quelqu'un qui me veut du mal pour une histoire de femme vient de m'envoyer un âne fétiche, auquel il a coupé les oreilles.

– Voyez-moi ça ! Que les gens sont méchants !

– Oh ! Je l'ai remis d'aplomb ; il est hors de danger. Seulement il s'ennuie, et j'ai pensé qu'il serait plus heureux si je lui offrais une compagne.

Le Vieux Soriba regardait Siriman Keita, un sourire triomphant au bout des lèvres.

– C'est un problème, dit-il. Je ne dispose que d'une ânesse pour la reproduction. Et si je la vendais, les miens s'ennuieraient eux aussi. Mais un arrangement est toujours possible.

– Lequel ? souffla le lieutenant.

– Si tu achetais mon troupeau ?

Le lieutenant avait ouvert de grands yeux d'étonnement, et Soriba vit qu'il tremblait d'angoisse.

– J'ai pensé que tu allais me prêter ton ânesse, et dès la naissance d'un petit, que j'aurais acheté...

– L'ânesse en revenant chez moi y conduirait le malheur.

Il fixa le lieutenant, et rit sous cape de son embarras. Le muezzin cria la prière :

– C'est vendredi, jour de la grande prière, et je n'ai pas encore fait mes ablutions. Je te donne mon salut, mon lieutenant. Je vois que

nous ne nous entendrons pas.

– Discutons au moins du prix.

– Voyons, reprit le Vieux Soriba, cinq ânes et une ânesse, qu'est-ce que cela peut valoir par les temps qui courent ? Cinq ânes et une ânesse nourris au grain. Naturellement, en affaires je vais toujours trop vite. Mon père me le reprochait : « Soriba, tu ne prends jamais le temps de la réflexion avant de conclure une affaire. À ce prix-là, tu ne feras jamais fortune. » Voilà ce qu'il disait feu mon père. J'oubliais le salaire du gardien.

Il se livra à un calcul mental, minutieux, interminable, en comptant sur ses doigts.

– Non ! dit-il.

Il le refit en marmonnant. Ensuite à haute voix :

– Vingt mille francs, et sans marchandage ! Je suis pressé. L'Imam ne m'a jamais devancé à la mosquée.

– Fais-les conduire à la maison carrée, je t'enverrai l'argent.

Soriba s'était levé. Par son assurance, il en imposait au lieutenant qu'il foudroya du regard.

– L'argent ! dit-il, l'argent aime être compté quand il passe d'une main à l'autre, et sans intermédiaire.

– En ce cas, je reviendrai après la prière.

À peine le lieutenant était-il venu chercher ses ânes et donner au Vieux Soriba l'argent de la main à la main, sans intermédiaire et sans témoin, que Solo entra dans le vestibule de celui-ci :

– La viande du crocodile est succulente, dit-il, mais lorsqu'elle refroidit, elle devient collante. Je viens chercher ma part.

– À propos de viande, répliqua le Vieux Soriba, là, sous le tara¹, il y a un de ces plats ! Tu m'en diras des nouvelles.

– Je suis pauvre mais fier ! lança Solo. Je ne vis pas des restes des autres.

– Qui te parle de restes ? se défendit le vieux Soriba. Il faut toujours que tu me chicanes. Cela, depuis la case des circoncis. Il faut toujours que tu prêtes à autrui de mauvaises intentions.

– Tu as mangé avant d'aller à la mosquée. Les restes, c'est fait pour être donné aux nécessiteux. Les garder est un signe d'égoïsme ! de méchanceté ! C'est un acte profane, c'est de la jahiliya² !

– J'ai mangé, c'est vite dit...

– As-tu mangé ? Réponds par oui ou par non ! hurla Solo.

– J’ai remué les lèvres...

– Parce que tu n’avais pas faim. C’est donc tes restes que tu me proposes. Je n’en veux pas ! Manger des restes est le tabou de ma famille.

Le Vieux Soriba appela l’une de ses femmes et lui demanda d’apporter de l’eau dans un seau.

– Que vas-tu faire ? interrogea Solo.

– Manger ! manger mes restes.

– Alors ce ne sont plus des restes pour moi ; les restes c’est quand le maître de maison repousse le plat, une fois rassasié.

Ils se lavèrent les mains. Le Vieux Soriba arrosa le fonio de sauce, et garda tous les morceaux de viande à portée de la main. Il prit sa première poignée et la déposa dans le plat en se grattant le flanc bruyamment :

– Tu sais, Solo, fit-il, tu es mon frère de case, mon plusque-frère. Nous avons été circoncis le même jour et avec le même couteau. Et bien souvent j’ai transgressé certains usages pour te faire plaisir.

– J’ai compris ! tonna Solo. On peut se tromper sur le plat de fonio qui vous est destiné, mais jamais sur les paroles malveillantes qui vous sont adressées.

À son tour il déposa la poignée qu’il s’apprêtait à mâcher :

– Tu ne veux pas manger avec un aveugle. Est-ce bien cela ?

– Tu es mon frère de case...

– Mais un frère de case aveugle. Et tu voudrais qu’on mette ma part dans un autre récipient.

– C’est l’usage, et je n’y peux rien.

– Eh bien, soit ! Le chien ne mange pas avec son maître.

Le Vieux Soriba partagea le fonio en deux parts presque égales et mit deux morceaux de viande sur la portion de Solo. Les deux hommes se mirent à manger.

– Ça, c’est travaillé ! s’exclama Solo après sa troisième bouchée. Je parie que ce fonio est l’œuvre de ta première femme.

– À quoi le vois-tu ?

– Ce fonio est travaillé ! je te dis. On l’a laissé dans l’eau toute une nuit pour le ramollir. Et au lieu de le cuire comme le font les femmes sans expérience, on l’a passé à l’étuvée. Et pour faciliter son voyage, on y a ajouté un rien de feuilles de baobab pilées. Quant à la sauce...

Les feuilles d'arachide ont été bouillies pour en extraire ce qu'elles ont de légèrement amer. Pour ce qui est de la viande...

Le Vieux Soriba ne voulut pas savoir la suite.

– Amy ! appela-t-il, Solo te fait grand compliment pour ce fonio aux feuilles d'arachide. Et nul n'ignore à Kouta que Solo et Soriba sont aussi différents que le lait et le citron. Eh bien, pour une fois je suis de son avis. C'est une cuisine vraie ! une cuisine sans précipitation !

– Maladroit ! dit Solo. Désormais tu auras tes deux autres femmes contre toi. C'est comme si tu venais d'offrir des habits à la première au vu et au su des deux autres.

Le Vieux Soriba se retourna pour que sa voix porte loin :

– Dieu du ciel, vénéré soit ton Prophète ! Tu m'as donné trois femmes, et je ne sais laquelle cuisine le mieux.

Les deux hommes mangeaient en silence, tandis que les femmes, émuostillées par les compliments du Vieux Soriba, allaient d'une chambre à l'autre en riant.

– J'aime manger dans la joie, dit Solo. Ce plat de fonio est un appel à la joie.

Le Vieux Soriba se mit à rire sans trop comprendre l'allusion.

– La joie d'un moment, dit-il, nostalgique. Le ventre est si ingrat ! Garnissez-le des mets les mieux choisis, quelques heures plus tard...

– Ce fonio est un appel à la joie ! je te dis. Il contient des aphrodisiaques.

– Des aphrodisiaques ! À quoi le vois-tu ? Des aphrodisiaques !...

– À cette saveur d'encens pour en camoufler le goût.

– Des aphrodisiaques, reprit le Vieux Soriba.

– Toutes les femmes en mettent dans la nourriture de leur mari, dit Solo désinvolte.

– Et comment cela se prépare ?

– Non, Soriba ! Je ne veux pas parler de cela quand je mange. Nogobri serait mieux indiqué pour te renseigner. C'est le fournisseur de toutes les femmes du village.

– Tu as quand même une petite idée, Solo ?

Il respira très fort, les bras ballants, la narine frémissante :

– L'encens, dit-il, effluve du paradis...

– Oui, l'encens, reprit Solo. C'est le côté agréable des aphrodisiaques. C'est le contenant.

– Mais le contenu ?...

– Arrête de me pincer les côtes avec tes questions ! s'impatienta Solo. Va voir Nogobri.

– Ainsi, pour me renseigner, je dois m'adresser à un étranger alors que mon frère de case peut m'éviter ce déplacement...

– Soit, lança Solo. Tu l'auras voulu. Eh bien, les aphrodisiaques...

Il s'arrêta, roula une énorme poignée, la mâcha longuement :

– Les aphrodisiaques, il y a dedans tout ce qu'on peut imaginer et surtout les parties des animaux réputés pour leur rut. Nogobri m'a dit que le chien et le singe...

Il fit une pause, et prit un morceau de viande :

– Ne parlons plus de cela, murmura-t-il, ce soir ta première femme t'appelle à la joie, et de bien loin, comme un papillon de nuit.

Le Vieux Soriba déposa sa poignée, et repoussa son plat :

– Je ne me sens plus très bien. Une démangeaison me chatouille le bas-ventre et me remonte vers l'estomac.

– Déjà ? s'étonna Solo. Dois-je me retirer ? Mais demain matin, je te prie, donne-moi des nouvelles.

– J'ai envie de vomir, dit le Vieux Soriba.

– Je connais un excellent remède : frotte ton index contre ton aisselle et porte-le à ton nez.

Le Vieux Soriba fit ce que Solo lui conseillait et poussa son plat vers celui-ci :

– Tu peux manger ma part, dit-il.

– Tes restes ! jamais !

– Ce ne sont pas des restes. J'ai encore faim, Solo. Avant d'aller à la mosquée je prends quelques poignées, un ou deux morceaux de viande. Et c'est à mon retour que je mange vraiment.

– La viande ? je ne dis pas non. Et puis cesse de me parler de ton envie de vomir. Fais-le une fois pour toutes, et n'en parlons plus.

Le Vieux Soriba sortit du vestibule et revint peu de temps après, la bouche dégoulinante de salive.

– La femme, disait-il, qu'elle aime ou déteste... Des aphrodisiaques dans ma nourriture ? Mon père me le disait : « Soriba, aime ta femme, mais face à elle, sois aussi vigilant qu'à l'égard du fleuve qui a coutume de déborder. » Le cœur me vient à la bouche.

– Je connais un autre remède contre les vomissements, et s'il s'avère inefficace, il te faudra consulter le médecin. Penser fort, déduire une

idée d'une autre. Par exemple, dis-moi : pourquoi envoies-tu tes enfants à l'école des Blancs ?

– Parce que le travail manuel ne paie pas. Un commis gagne dix fois plus qu'un manœuvre.

– Et tu trouves cela juste ?

– Absolument ! L'école, c'est cher et l'instruction demande du temps. S'instruire, c'est jeter de l'argent et le récupérer plus tard. Et puis ce n'est pas tout. N'importe qui ne peut pas avoir de l'instruction. Il faut être intelligent. En fait le commis est mieux payé que le manœuvre parce qu'il est intelligent.

– Autrement dit un homme intelligent doit être mieux payé que celui qui ne l'est pas.

– Donner de l'argent à un idiot, c'est, comme qui dirait, demander à un Maure, un homme du désert, de diriger les travaux des champs, depuis le défrichement jusqu'à la moisson. Or il ne pleut jamais dans le désert. Le lieutenant Siriman Keita, par exemple...

– À propos, Soriba, les ânes ont été vendus à un prix usuraire par mes soins...

– C'était mes ânes, et j'en ai perdu un dans l'opération.

– Perdu un âne ? protesta Solo. Il était si maigre que Namori le boucher n'en a pas voulu. Il t'a fait savoir qu'il ne pouvait mélanger sa viande à celle d'un bœuf.

Le Vieux Soriba arracha une brindille à une natte et se cura les dents. Il prit le gobelet et s'emplit la bouche d'eau. Ses joues se gonflaient et s'affaissaient comme des soufflets de forge. Il se rinça longuement la bouche et cracha :

– Je te vomis, Solo ! hurla-t-il. Je te rejette à jamais, et comme cette eau versée, tu es exclu pour toujours de ma compagnie.

Le silence s'établit, sec et étouffant. Le Vieux Soriba prit Solo par l'épaule et lui donna des bourrades dans le dos :

– J'ai cédé à la colère, dit-il en guise d'excuse. On ne peut jamais rejeter quelqu'un qui a été coupé au même couteau que vous.

– Cela, jamais, confirma Solo.

– Alors partageons l'argent en deux parts, comme nous l'avons fait du plat de fonio.

Solo sortit une noix de cola de sa poche, la fendit en deux et offrit la moitié au Vieux Soriba.

– Comprends-moi, Soriba, se plaignit-il, nos parts ne peuvent être égales. Dans cette affaire, j'ai trop péché. Couper les oreilles d'un âne,

qui d'autre aurait accepté cet office ? Acheter la conscience d'un féticheur, c'est se lier au diable. Et je paierai tous ces forfaits lorsque je paraîtrai devant Dieu. Soriba, nos parts ne peuvent être égales. Il me faut cinq mille francs de plus que toi.

Le Vieux Soriba sortit la liasse de billets, les compta longuement en les prenant entre le pouce et l'index enduits de salive :

– Eh bien, si le litige porte sur cinq mille francs, partageons-les en deux parts égales. Ainsi nous sauvons notre fraternité de case, et j'endosse une large part de tes péchés.

Solo compta son argent en prenant tout son temps :

– Je n'aime pas ta façon de calculer, dit-il. J'ai là, entre les doigts, neuf billets de mille et un de cinq cents, au lieu de douze billets de mille et un billet de cinq cents.

– Oui, fit le Vieux Soriba avec indifférence, j'ai retranché de ta part les trois mille francs que je t'avais donnés lorsque je briguais la main d'Awa.

– Je n'aime pas ta façon de calculer, reprit Solo.

Ils rirent en chœur et partagèrent une deuxième noix de cola.

– Dans cette affaire, dit le Vieux Soriba, j'ai gagné tout juste de quoi arrondir mon capital pour ouvrir une boutique.

– Confie-moi tes intérêts, s'écria Solo. Je m'en vais te faire une telle publicité que Daouda va en crever de jalousie.

– Daouda et moi sommes arrivés à un accord. Lorsqu'il vendra de la percale, j'offrirai à la même clientèle du tissu imprimé. Une pénurie de mil chez Daouda signifiera qu'il faudra s'adresser à Soriba pour en avoir.

– Et Soriba augmentera le prix, comme pour mettre le feu à l'anus des pauvres gens de Kouta.

– Lorsqu'il n'y aura pas de riz chez Soriba, il faudra s'adresser à Daouda.

– Celui-là, tel que je le connais...

Il s'arrêta, se mordit le poing de rage.

– Si l'on couvrait les billets de merde et si on les jetait dans le feu, Daouda irait les chercher. Pour sûr, il doublera le prix.

– Et pour inciter les gens à acheter, il y aura un bon propagandiste, un tam-tam qui résonne sans qu'il soit besoin de le frapper. Et ce tam-tam...

– Solo ! Le chien qui se satisfait des miettes ! Eh bien, pour une fois, Soriba, je dis non !

Il prit congé en se disant : « Daouda va ouvrir une deuxième boutique. Et le gérant, c'est Soriba. »

À Kouta on ne disait plus « la maison carrée » pour désigner la résidence du lieutenant. Les villageois l'avaient surnommée « la maison des hi-han » à cause du braiement des ânes. Le village jasant :

– Ce lieutenant Siriman Keita, quand même... On l'a vu se passionner pour les pintades ; ensuite il s'est pris d'affection paternelle pour un enfant ; après il est tombé amoureux d'une gourgandine. Maintenant, c'est aux ânes que va son affection. Ne serait-il pas fou ?

– Ah, le bruit du canon, et les balles qui sifflent, la mitraillette qui ricane, tout cela peut déranger quelqu'un !

– Bien sûr qu'il est fou ! Il n'est pas simple. Un homme normal aurait-il demandé à un enfant de choisir entre un coup de revolver au visage et la bastonnade, pour ensuite l'adopter ?

– Avez-vous vu un de nos garçons qui soit allé porter le fusil pour les Blancs et revenir sans afficher un comportement bizarre ? Les gens de Kouloubalaya ont été obligés de mettre Fagimba aux fers après sa démobilisation. Maintenant il parcourt le village en proférant des paroles entrecoupées et sans suite.

– Il réveille tout Kouloubalaya au son d'une trompette, et toute la journée les enfants défilent sous son commandement, obéissant à des ordres stricts assortis de taloches.

Le Vieux Soriba jubilait, racontait à l'avenant le beau tour qu'il avait joué à Siriman Keita.

– Je l'ai harponné d'un seul coup, et il n'a même pas discuté.

De jour comme de nuit, si un braiement timide partait d'un enclos, les sept ânes du lieutenant le reprenaient en chœur. Ils couraient en tous sens, et Siriman Keita avait beau ordonner qu'on prenne soin des lieux, de la maison carrée une odeur de crottin assaillait le passant. Et pour narguer le lieutenant, les villageois se bouchaient le nez dès qu'ils l'apercevaient. Seul le boucher refusa de participer à ce jeu.

– Comprenez-moi, disait-il, c'est mon meilleur client. Je ne veux pas le perdre. Et s'il s'installait comme boucher ? Il a des moyens que je n'ai pas. Raillez-le tant que vous voudrez, mais ne comptez pas sur moi.

Awa commença à se plaindre d'insomnie à cause des braiements, des sauts et des gambades. Il faut dire qu'une fois au lit, le lieutenant ne badinait point :

– La première fois, disait-il, c'est pour s'amuser. La seconde ? le

devoir conjugal. Et la troisième... le grand contentement et l'accalmie des nerfs.

Le cri des ânes s'harmonisa peu à peu à la vie de Kouta. Il accompagnait le rythme du tam-tam, le pas des danseurs, et servait de réveille-matin aux ménagères.

Un incident cependant provoqua le scandale.

Le muezzin, réveillé dans son premier sommeil, se précipita à la mosquée et cria la prière. L'Imam accourut et braqua sur lui sa lampe-torche :

– Tu es devenu fou ! Il n'est que deux heures du matin.

– J'ai entendu les ânes braire.

– Les ânes du lieutenant ! tonna le chef religieux. Cet arrogant qui a poussé l'impiété jusqu'à refuser les bénédictions nuptiales !

Il rebroussa chemin en fulminant :

– Il ne sera pas dit que j'aurai été un mauvais Imam. Demain je me plaindrai au commandant de cercle.

¹ Lit en bambou.

² Ou paganisme (Jahiliya : époque pré-musulmane).

L'Imam et tous les notables se rendirent le lendemain au cercle. Le commandant n'était pas encore là. Le planton s'empressa d'offrir un fauteuil au chef religieux et déplia à l'ombre d'un fromager quelques nattes où les autres notables prirent place. Il leur tint compagnie, rapportant tous les ragots du cercle :

– Depuis près d'un mois, dit-il, le commandant Bertin, qui d'ordinaire arrivait le premier, ne paraît plus qu'à neuf heures. Il s'est aménagé une tente du côté de Sobeya sous le prétexte de chasser. Et quelle chasse ! Il est amoureux fou d'une fille de ce village.

– Ces Blancs quand même ! s'écria le Vieux Soriba. Qu'ils soient commandant, médecin, chef de gendarmerie, marié ou célibataire...

Son visage s'assombrit :

– Le médecin Leroy passe la mesure. Savez-vous ce qu'il a fait à la plus jeune de mes femmes qui était allée en consultation au dispensaire ?

– Non, fit le planton la lèvre pendante.

– Eh bien, il a introduit son index...

Il s'arrêta et promena un regard circulaire sur l'assemblée dans l'espoir que quelqu'un trouverait une expression polie.

– Boutou-ba ! cria le planton. Il n'y a pas d'autres mots, Soriba.

– Il l'a caressée longuement, et l'a congédiée en disant : « Avec celle-ci, ça ne marche pas. » Et ce n'est pas tout...

– Les Blancs sont malins ! s'esclaffa le planton. Faire la chose avec le doigt ?

Il se mit à chanter, frappant le sol du pied : « Ils viennent jusque dans nos bras prendre nos filles et nos compagnes. Aux armes, gens de Kouta !... »

Tout le monde riait de ses singeries. Les gardes amusés se mirent au garde-à-vous ; l'un fit semblant de monter le drapeau, et l'autre de jouer de la trompette.

Le planton s'adressa au Vieux Soriba :

– On dirait que j'ai cassé le fil de ton histoire ; l'index dans boutou-ba ! Et ensuite ?

– Il n'y a pas de suite ! aboya celui-ci. Je parle d'une chose qui me brûle le creux de l'estomac, et tu voudrais qu'il y ait une suite ?

Le bruit d'un moteur se fit entendre. Le planton courut çà et là annoncer à chacun l'arrivée du commandant. Soudain le cercle disparut dans un tourbillon de poussière jaune. Bertin coupa son moteur et fit claquer sa portière. Un garde courut, prit son fusil et dans son empressement, le fit tomber. Le commandant lui envoya un coup de pied dans les reins.

– Imbécile ! Et s'il était chargé ?

– Mais, mon commandant...

– Il n'y a pas de « mais, mon commandant ! » hurla Bertin.

Le planton se cacha dans le groupe des notables :

– Il est de fort mauvaise humeur ce matin, dit-il. Préparez vos questions et réponses.

– Peut-être la belle de Sobeya a-t-elle refusé de s'étendre sur le dos, les jambes en l'air, tel un lézard mort ? se vengea le Vieux Soriba.

Bertin donnait libre cours à sa colère, proférant des injures grossières :

– Comment un tel enculé a pu servir dans l'armée française ?

– Mon commandant...

L'administrateur lui envoya une violente gifle du revers de la main :

– Enfant de putain ! Tu aurais pu me tuer. Et si le fusil était chargé ?

– Mais il ne l'est pas, mon commandant.

– Et qu'en sais-tu ? Ah, ces gens ! Aucun sens de la logique ! C'est comme mon cuisinier. Je lui demande : N'Dogui, y a-t-il de la pomme de terre ? Il répond : Oui ! Il n'y en a pas ? Oui ! Il y en aura ? Oui ! Il n'y en aura pas ? Oui !... Ils n'ont que ce mot à la bouche. Oui ! Et on me demande de former des cadres pour alléger le budget des Colonies !... Oui, Monsieur le Gouverneur, oui, Monsieur le Ministre des Colonies, je formerai des cadres, à grands coups de pied au cul !

Il entra dans son bureau où l'attendait Leroy, le médecin-colonel.

– Je crains que toute la région dont vous avez la responsabilité administrative ne soit menacée d'une épidémie de fièvre jaune. Votre vaccination serait-elle périmée ?

– Je n'en sais rien, mon colonel.

– En ce cas, ce soir je passerai à la résidence vous vacciner.

– Naturellement vous dînez avec moi.

– Avec plaisir, commandant. Ma cuisinière est malade. Oh, rien de grave ! Un avortement. Vous savez, je ne veux rien laisser derrière moi, quand il me faudra partir.

– Eh bien, à ce soir, dit le commandant.

Leroy sortit du bureau, bien pris dans sa tenue kaki. Le Vieux Soriba le foudroya du regard, et comme le médecin saluait de la tête, en dévisageant chacun, il lui fit un large sourire.

De son bureau, le commandant cria :

– Planton, faites entrer l’Imam ! Seulement l’Imam !

Le chef religieux franchit le seuil, très digne dans son burnous brodé de jaune. Il s’assit en face du commandant qui lui tendit la main.

– Depuis mon affectation à Kouta, vous êtes la seule personnalité qui ne soit pas venue à moi, dit Bertin en souriant.

L’interprète traduisit.

– Avec votre prédécesseur, j’avais des contacts suivis, répliqua l’Imam. Il s’intéressait à la parole du Prophète, et la comparait à celle d’Issa, fils de Mariam. Souvent nous passions de longues heures à discuter. Ses propos m’inquiétaient et me passionnaient à la fois.

– Oui, Dotori est un intellectuel. J’ai eu l’honneur de lui servir d’adjoint à Djbo, au Sénégal.

Il prit son stylo et son calepin.

– Dites-moi, que puis-je faire pour vous ?

L’Imam exposa ses griefs avec calme et distinction, sans lever la voix ni changer de ton.

L’interprète traduisit :

– Il dit, mon commandant, que les ânes du lieutenant deviennent intolérables, et qu’il conviendrait de les faire sortir du village. Personne ne dort plus au village.

Il s’arrêta et ajouta ses doléances personnelles à celles de l’Imam :

– Si vous le permettez, mon commandant, je vous dirai que commis et gardes-cercles se plaignent d’un sommeil troublé par le braiement des ânes. Alors ils viennent en retard au cercle, et le commandant se fâche. Mais compte tenu du respect que vous témoignez au lieutenant, personne n’a jamais osé vous parler.

– Dis à l’Imam que je m’occuperai personnellement de cette affaire.

Il écrivit sur-le-champ un mot, et le cacheta :

– Planton !

– Mon commandant !

– Va remettre cette lettre au lieutenant.

Sirimane Keita somnolait dans son hamac, quand le planton vint se

mettre au garde-à-vous. Il ouvrit un œil, et puis l'autre.

– Bâtard ! fils de chien ! hurla-t-il. Qui te donne le droit de saluer militairement ? Toi qui n'as pas tiré un seul coup de fusil ! C'est une usurpation ! Les gardes-cercles, passe encore... Un planton ? Mais où allons-nous ? J'en parlerai au commandant de cercle.

– C'est précisément lui qui m'envoie.

Il arracha la lettre des mains du planton, et se tint le ventre :

– Ça fait plus de trois mois que je dis à Awa : la tête de mouton, c'est trop lourd au petit déjeuner.

Une crampe le secoua. Il fronça les sourcils :

– Regardez-moi celui-là ! J'injurie son père et sa mère, et il n'a pas le courage de me rendre la pareille.

Il se tordit de douleur :

– Bâtard ! Dis-moi : bâtard.

– Bâtard, souffla le planton.

– Fils de chien ! Dis-moi : fils de chien.

– Fils de chien ! hurla le planton, comme répercutant un ordre.

– Maintenant tu peux disposer.

Le lieutenant apprécia le style du message. Il le lut et le relut, la figure au beau temps :

Cher ami,

Auriez-vous le loisir de vous présenter à mon bureau demain à dix heures ?

En espérant le plaisir de votre visite,

Votre amicalement dévoué,

Commandant Jacques Bertin.

Le lieutenant fut exact au rendez-vous : à dix heures il pénétra sous la véranda du cercle. Les gardes se levèrent d'un seul bond, et se mirent au garde-à-vous. Le planton crut bien faire en lui tendant la main :

– Enfant de la bâtardise ! Tu ne peux pas te mettre au garde-à-vous comme tout le monde ?

– Enfant de la bâtardise, toi-même !

– Cette injure te coûtera très cher ! menaça le lieutenant.

– Mais hier matin, mon lieutenant...

– C'était hier, répliqua Siriman Keita. Et si je permettais que l'on

m'injurie en public, bien vite je deviendrais aussi respectable que Togoroko, l'idiot du village.

Le planton lui ouvrit la porte, obséquieux, avec force cérémonie comme pour se faire pardonner. Le commandant se leva, le geste large, le visage souriant :

– Vous êtes venu, lieutenant. Et croyez-moi, c'est toujours un plaisir que de vous recevoir. Je ne vous tiendrai pas en haleine bien longtemps. Eh bien, je viens de vous proposer pour la Légion d'honneur. J'ai dit : proposer. La décision ne dépend pas de moi. Cependant j'ai bon espoir que le gouverneur satisfera à ma demande. Sans aucun doute, il sera sensible à votre influence croissante à Kouta. Le mariage civil ! Vous en avez donné l'exemple, et depuis j'en ai célébré une bonne douzaine. Je me réjouis déjà de pouvoir, le quatorze juillet prochain, épinglez la Légion d'honneur sur ce cœur qui a combattu pour la France, et ne cesse de battre pour elle.

Il lui tendit la copie d'une lettre confidentielle adressée au gouverneur.

Le lieutenant s'assit ; la tête lui tournait. Il resta longtemps muet :

– Après la croix de guerre, la Légion d'honneur, murmura-t-il comme s'il rêvait.

– Eh oui, lieutenant ! la Légion d'honneur ! Le couronnement d'une vie bien remplie.

Il prit un temps, cherchant ses mots :

– Le pays est de plus en plus secoué par ceux qui parlent d'indépendance. Ici, à Kouta, l'intoxication se dissimule. Mais à Woudi, c'est la contestation ouverte. On me hue lorsque j'effectue une tournée de routine. J'ai pensé que nous pourrions y créer un incident et organiser une expédition punitive de petite envergure.

– Et qui la dirigerait ?

– Naturellement, vous, lieutenant !

Le silence s'établit ; Siriman Keita comprit que, sans vouloir le congédier, le commandant désirait qu'il se retire. Il se leva et se mit au garde-à-vous :

– Mon commandant, je m'en vais apprendre la bonne nouvelle à mes amis et à Awa.

– À la bonne heure !

Au lieu de rendre au lieutenant son salut, il posa son stylo, se gratta le menton et se prit à penser, les yeux au plafond :

– Auriez-vous encore quelques instants à m'accorder ? Oh, rien

qu'une minute.

– Mais certainement !

– L'Imam est venu me voir hier matin. Oh, je n'ai pas accordé grand crédit à ses récriminations, cependant je vous conseillerai d'éloigner vos ânes. Il est capable de porter l'affaire en haut lieu, ce qui pourrait compromettre nos projets.

– Je m'en vais les confier à mon frère, à Kouroula.

– Voilà qui est sage, lieutenant.

Ils se serrèrent la main, et par la fenêtre entrebâillée, Siriman Keita vit le planton dans la cour, en grande conversation avec un commis qui revenait des latrines.

– J'oubliais, fit le lieutenant.

– Plaît-il ?

– Votre planton vient de me faire un affront.

– Un affront à vous ? C'est inadmissible ! Déterminez la sanction vous-même.

– Gardes ! cria le lieutenant.

Les deux gardes qui somnolaient sous la véranda se levèrent en même temps. Et venant de direction opposée, ils se heurtèrent crâne contre crâne comme deux béliers, et se tinrent au garde-à-vous, l'un s'appuyant sur l'autre.

– Quinze jours de prison ferme pour le planton.

Le lieutenant se prit d'amour pour son village natal. Au début, il s'y rendait pour visiter ses ânes. Lentement il fut captivé par les longs dîners agrémentés de musique, suivis de veillées où l'on rappelait les hauts faits des ancêtres. Il participait aux cérémonies rituelles que réclamaient Koutourou et Kassiné, les deux fétiches protecteurs de sa famille. Et lorsque la lune était pleine, le N'komo¹ sortait de sa case, au son des trompes et des tambours. Il menaçait ceux qui avaient une conduite inconvenante, imposait les sacrifices qui changeraient le cours des nuages, et criait en hurlements terrifiants sa propre puissance :

« A faga jeli
kana bo
fa don a ro
kana maga
kun né la. »

« Je peux tuer
sans verser le sang.
Je peux rendre fou
sans toucher à la cervelle. »

Les femmes et les enfants se terraient dans les cases, tremblants de frayeur. Le N'komo arrivait sur la place du village, accueilli par un formidable battement de tam-tam. Les jeunes gens, le visage recouvert de tatouages extravagants ou caché derrière des masques à effigies animales, se livraient à la danse avec force bonds et gambades, simulant la démarche des animaux qu'ils incarnaient, le corps zébré de sueur. Les sonneurs tiraient des trompes de corne des sons rauques, qui avertissaient femmes et enfants que le N'komo allait faire le tour du village, à la recherche des jeteurs de sorts, avant de se retirer.

Après cette mise en garde, le tam-tam tonitruait d'une agglomération de cases à une autre, tandis que le N'komojeli² déclamait :

« Sorcier tueur
de grands sorciers !
Eternel legs des ancêtres,

sépare le grain du son,
le son de la brisure,

pour la pérennité de notre race !

Pour toi !...

le prépuce de nos enfants mâles

rendus à la terre.

La tige de mil penche

sous son épi luisant de pluie,

pour la pérennité de notre race !

Lien entre ceux d'hier et d'aujourd'hui,

rejette les faibles !

Ajuste les hommes sains

tel un faisceau de flèches,

pour la pérennité de notre race !

Ordonne !...

Et les nuages toujours crèveront,

et toujours la tige de mil se balancera,

sous son épi luisant de pluie,

pour la pérennité de notre race ! »

L'assistance reprenait en chœur :

« Pour toi !...

le prépuce de nos enfants mâles

rendus à la terre.

La tige de mil penche

sous son épi luisant de pluie,

pour la pérennité de notre race ! »

Le N'komo dansait, tous muscles dénoués, jusqu'à l'épuisement de ses forces. Ensuite il se roulait par terre, tel un forcené. Des soubresauts le secouaient à intervalles réguliers et s'éteignaient. Couché par terre, il n'était plus que le halètement précipité de sa respiration. Deux jeunes gens le portaient sur leurs épaules, et il regagnait sa case, laissant derrière lui sa profession de foi :

« Le Peul est exclu de ma compagnie.

Le Peul ? Exclu à jamais !

Quant au Marka³

qu'on le prenne et qu'on l'égorge !

Si le Peul est exclu,

qu'on égorge le Marka. »

Les gens de Kouroula étaient fiers de la considération que le commandant témoignait à Siriman Keita. Chaque fois qu'il désirait leur rendre visite, l'administrateur ordonnait à son chauffeur de le conduire.

Il fixait lui-même le jour et l'heure de son retour, et la voiture revenait le chercher.

Le lieutenant devint le défenseur des habitants de son village, et bien vite accapara les fonctions de chef. Il rendait la justice, prononçait les divorces, réglait les différends nés du partage des terres.

Dès qu'un incident éclatait à Kouroula, les notables se réunissaient, le mettaient à nu et envoyaient un messenger à Siriman Keita. Il se rendait au cercle, exprimait son désir d'aller à Kouroula, et le commandant lui prêtait sa voiture : – Vous savez, mon ami, disait Bertin, c'est pour moi que vous travaillez. Ah ! Si tous les anciens militaires vous imitaient, le cercle fonctionnerait mieux. Les gardes-cercles, à force d'exiger des pots-de-vin, n'ont plus d'autorité sur la population. Continuez dans ce sens, lieutenant, et vous serez chef de canton.

Les gens de Kouta commençaient à se plaindre de l'arrogance de ceux de Kouroula, lorsqu'ils venaient chez eux, le jour de la foire, avec leurs produits. Ils imposaient des prix plus forts que ceux des autres villages.

Le lieutenant parcourait le marché, gonflé de son importance, flanqué de deux gardes armés de bougounika⁴. Les gens de Kouroula accouraient sur son passage, l'applaudissaient et chantaient :

« Il est trois sortes de fils :
Celui qui n'atteint pas
La renommée de son père ;
Celui qui l'égale ;
Celui qui le surpasse.
Lieutenant Siriman Keita,
Enfant de Kouroula,
Tu as pulvérisé la renommée des ancêtres. »

Ceux de Kouta ne disaient rien, sinon ceci :

« C'est un ingrat ! Il a voulu un terrain chez nous ! Un enfant chez nous ! Une femme chez nous ! Nous lui avons tout donné. Et c'est contre nous qu'il se retourne ! La poignée de riz est tombée dans le plat et l'a souillé. »

Seul Solo soutenait le lieutenant :

– Mes amis, disait-il, il faut dire la vérité vraie. La vérité arrière-goût-piment. Elle ne plaît à personne, la vérité. Et l'homme qui ne peut s'empêcher de dire la vérité devrait toujours avoir à portée de la main un bon cheval. Pourquoi ? Pour l'enfourcher et galoper au loin

après avoir dit la vérité. Eh bien, voici la vérité nue, telle une fille qui sort du marigot. Tous les commerçants de Kouta ont fait fortune sur le dos des pauvres bougres de Kouroula et des villages voisins. Que ceux de Kouroula aient trouvé un défenseur, c'est justice.

– Quand Dieu veut se détourner définitivement d'un serpent, il le prive de la vue, dit un commerçant.

– Mais il le nourrit, répliqua Solo.

– Pourquoi n'irais-tu pas vivre à Kouroula ?

– C'est ici mon pays natal. Et il a nom Kouta !

– Tu ne le connais pas ! Tu ne l'aimes pas !

– Ce que tu dis là est aussi faux que cette verroterie que tu vends pour de la perle. Je connais si bien Kouta que j'y circule de jour comme de nuit dans le noir. C'est vrai, je ne l'aime plus depuis que des gens comme toi, sous le couvert du commerce et de la religion...

– Scélérat ! Malhonnête ! lança Daouda de sa boutique.

– Malhonnête ? C'est vrai, je le suis. Rappelle-toi, il y a six mois, quand tu as engrossé une fille de dix-sept ans, qui es-tu venu voir ? Ce jour-là j'ai été malhonnête, sinon ses parents t'auraient traduit en justice devant le commandant.

Il s'arrêta, et puis reprit :

– Ah, ces commerçants ! Ils ont tous une arrière-boutique bien aménagée. Entrez donc dans une boutique un jour de foire et demandez son propriétaire. Le gérant vous dira qu'il se trouve dans l'arrière-boutique. Et pourquoi ? C'est ce qu'ils appellent « coup pressé », moyennant un miroir ou un kilo de sel qu'ils offrent aux pauvres filles des campagnes voisines.

« Celui-là, se dit Daouda, je ne l'aurai jamais. »

Solo se déchaîna, encouragé par les rires et les exclamations des badauds accourus.

– Tous les chiens mangent de la crotte, et l'on ne chasse que celui qui s'en met sur le museau. Quant à Daouda, il a poussé l'impiété trop loin.

– Et qu'a-t-il fait ? interrogea un habitant de Kouroula.

– Il a fait ça contre le mur de la mosquée. Et pour laver la maison de Dieu de cette souillure, il a fallu la badigeonner de chaux vive, sur le conseil de l'Imam.

Le lieutenant vint un soir à Kouroula, sans y être convoqué, avec les trois gardes qui désormais lui servaient d'escorte. Il avait dit à Awa qu'il resterait absent quelques jours.

Siriman Keita rassembla la population et parla en maître :

« Gens de Kouroula, désormais vous n'irez plus à Kouta payer l'impôt. Un agent du cercle viendra ici le recouvrer. » La foule en liesse applaudit.

Le lieutenant ajouta :

« J'ai également obtenu du commandant que la foire ait lieu à Kouta et à Kouroula selon un roulement, cela pour vous éviter la peine d'avoir à marcher dix kilomètres une fois par semaine. »

Le village fit au lieutenant des honneurs hors du commun. On tua un taureau pour le remercier de l'intérêt qu'il portait à Kouroula, et de grandes réjouissances succédèrent au festin. Faganda ne maîtrisa pas la jalousie qui le rongait :

– Siriman, dit-il, tu as posé les pattes de derrière avant celles de devant. Tu aurais dû, selon la coutume, me charger de transmettre ces bonnes nouvelles au village ; et c'eût été un honneur pour notre famille. Depuis ta démobilisation tu n'as ni égards ni respect pour moi. Aujourd'hui Kouroula est à tes genoux ; mais je reste le chef de ma famille. Retourne donc à Kouta et si l'envie te prend de revenir à Kouroula, ne franchis pas mon seuil.

Et comme le chauffeur du commandant n'avait pas attendu, le lieutenant fit le chemin à pied, en chantant des marches militaires pour se persuader qu'il pouvait, à son âge et sans entraînement, effectuer d'une traite dix kilomètres. Il arriva tard dans la nuit à Kouta. Sa démarche trahissait une course forcée. Il vit, adossées au mur de la maison carrée, cinq bicyclettes.

Le lieutenant entra. Il ferma son portail à double tour, enferma les bicyclettes dans un magasin, chargea son fusil et s'étendit dans son hamac. Des éclats de rire lui parvinrent :

« Je les transformerai en affreux hurlements », se dit-il.

Une voix chantait sur un air de guitare :

« San dibi le y'a ke
nma se bo la
i sobè tè jarabi ma.
Nfa lalen plian rô da la.
Un un ! i sobè tè jarabi ma.
Nna tun sobilen.
Un un ! i sobè tè jarabi ma... »

« La pluie menaçait,
j'ai manqué ton rendez-vous.
Tu ne crois pas à mon amour.

Mon père était couché
devant la porte dans sa chaise longue.
Non ! tu ne crois pas à mon amour.
Ma mère se doutait de notre liaison.
Mais non ! tu ne crois pas à mon amour... »

– Amour ! Amour ! grommela le lieutenant. Ils n'ont que ce mot à la bouche. Ils sont pires que les Blancs.

Une idée lui traversa l'esprit ; il la chassa. Mais elle revint, obsédante :

« Et si un de ces zazous aux cheveux en broussaille était couché sur Awa, tandis que les autres attendent leur tour, assis dans mes fauteuils ? »

Il se précipita vers le salon, braqua son fusil et leur intima l'ordre de s'asseoir par terre, le dos au mur.

– Le premier qui essaie de se sauver recevra une décharge de plombs dans la cuisse, menaçait-il. Ah ! Vous croyez que mon fusil n'est pas chargé ? Vous pensez que je plaisante ?

Il visa une pintade qui se dirigeait vers le poulailler et l'abattit. Les résidents de sa maison, réveillés par la détonation, sortirent, enveloppés dans leur pagne.

– Et personne ne m'a jamais rien dit ! hurla le lieutenant. Qu'on aille réveiller Bilal sur-le-champ et qu'il vienne avec ses outils.

Bilal était un esclave de case. Il vivait des pièces de monnaie qu'on lui offrait pour raser les petits garçons. À Kouta, personne d'autre que lui n'aurait exercé cette profession tenue pour dégradante. Les enfants se rendaient sous son hangar, et en moins d'une heure, il mettait dix crânes à nu. Ensuite il rassemblait les cheveux et sortait du village. Personne ne savait où il les enterrait.

Bilal fit vite. La convocation du lieutenant l'honorait.

– Parlons peu et sans détour, dit le lieutenant, dominant sa colère. Que ceux qui veulent récupérer leur bicyclette acceptent d'être rasés, sinon je les vendrai à la foire prochaine.

Les jeunes gens s'assirent les uns après les autres, et Bilal opéra à la lueur d'une lampe-torche.

– Avec si peu de lumière, confiait-il, je ne garantis ni les oreilles ni la propreté du travail.

Quand les jeunes gens furent rasés, le lieutenant leur ordonna de se rasseoir en ligne droite. Il entra dans sa chambre et revint avec un flacon. Sans y regarder, il passa tous les crânes au mercurochrome :

– C'est un désinfectant et ça soigne les blessures.

Ensuite il permit à chacun de prendre sa bicyclette.

Étendu près de sa femme, il riait tout seul, se frappant sur le ventre. Et quand Awa essayait une caresse timide, il repoussait ses avances et s'allongeait sur le côté. Cependant il ne résista pas bien longtemps à l'appel du grand contentement.

Solo arriva à la maison carrée pour prendre son repas. Depuis qu'il lui servait de zélateur, le lieutenant lui avait dit :

– Je te nourrirai, mais nous ne mangerons jamais dans le même plat.

Sirimman Keita lui conta l'affaire longuement, sans omettre aucun détail, en se promettant d'en parler le soir même à travers Kouta.

Solo l'écoutait, plié en deux :

– Ça, mon lieutenant, depuis des années je n'ai autant ri et de si bon cœur.

Soudain, il prit un air sérieux :

– Mon lieutenant, dit-il, il faut étouffer cette affaire. Pense à ta réputation, à celle d'Awa. Considère ta renommée qui va croissante dans tout le pays. Si tu le permets, je m'en vais étouffer cet incident et personne n'en parlera plus.

– Fais ce que tu voudras à la seule condition de ne pas me nuire.

– Ah ! ça, mon lieutenant, a-t-on jamais vu un chien mordre son maître ?

Son repas terminé, Solo vint à la boutique de Daouda :

– Où est ton fils ?

– Tu as beau me détester, tu aurais pu selon l'usage me demander des nouvelles de ma santé avant de me poser une question. Et que lui veux-tu, à mon fils ?

– Une question ne répond pas à une autre. Et ne me dis surtout pas qu'il effectue une course urgente ou qu'il se trouve dans l'arrière-boutique.

Il chercha le tara des mains, et s'assit, la canne érigée en point d'interrogation :

– D'ordinaire, c'est lui qui te sert de gérant. Son absence étonne. On se pose des questions.

Il prit un temps, et puis poursuivit :

– Daouda, donne !

– Donner quoi ?

– De l'argent ! sinon j'étaie l'affaire au grand jour à la foire prochaine.

– Tu iras en enfer, Solo !

– Pour sûr, nous serons voisins.

Ensuite il se rendit chez le Vieux Soriba qui poursuivait son repas, entouré de ses femmes :

– A-t-on jamais vu une hyène en plein jour !

– L'hyène vient chercher son dû, triompha Solo. Et l'hyène est toujours trop pressée pour fumer la pipe. La pipe ? Il faut la nettoyer, la bourrer patiemment avant de lancer des volutes de fumée. Et souvent elle se bouche, gonflée de salive, alors toute l'opération est à refaire.

Soriba froissa trois billets de cent francs qu'il fourra dans la main du vieil aveugle. Il les déplia avec soin, les porta à son nez :

– Daouda a donné cinq billets pareils à ceux-ci, et sans odeur de mercurochrome.

– En voici deux, et un de plus pour ton dérangement.

– Pourrais-tu aussi me libérer de Namori, le boucher ? Vous êtes amis. Et tellement que lorsqu'il ne pouvait plus se procurer des bœufs, tu lui fournissais des ânes.

– Je t'en donne ma parole.

– En ce cas, lave le crâne de ton fils avec de l'alcool et passe-le au bleu de méthylène. Je dirai à tout le village que tu l'as rasé parce qu'il avait la teigne.

Lorsque Solo se présenta devant le vestibule du chef de canton, il simula un faux pas et s'assit :

– De ta maison, Koulou Bamba, émane une odeur de mercurochrome à laquelle je suis allergique pour avoir toute ma jeunesse traîné de larges plaies.

Le chef de canton congédia ses courtisans, et le pria de venir jusqu'à lui. Solo s'assit à la droite de Koulou Bamba qui le salua longuement :

– Comment vas-tu ?

– Ahaba !

– Et ta femme ?
– Marhaba !
– Les enfants ?
– Marhaboussé !
– Tu as parlé de mercurochrome, Solo ? s'enquit le vieux chef de canton.

– En vérité, Koulou Bamba, si quelques langues bien déliées s'emparaient de cet incident, ta réputation en serait souillée. Déjà tes ennemis disent à voix basse que tu es trop vieux pour commander. D'autres mettent l'accent sur ton manque d'autorité, et dans ta maison et dans le canton. Seul un aveugle nanti d'une grande bouche peut te dire la vérité en face.

– En face ? s'amusa Koulou Bamba.
Ils rirent en chœur.
– Combien veux-tu ?
– Je te sais large. Et tes ennemis même te reconnaissent cette qualité.

Son tour exécuté, Solo s'habilla de neuf, des pieds à la tête.
– Le singe s'est acheté un bien beau couteau, disait-on à travers le village.

– Quand le chat achète du lait, il le boit. Et c'est aussi un carnivore ! S'il attrape une souris, il la mange. Qu'on me laisse promener mes beaux atours.

– Et il transpire comme s'il luttait contre un incendie.
– Bouda ha bou⁵ ! Qu'on me laisse m'en aller de ma démarche de vipère cornue. Quatre pas en avant ! Deux pas en arrière ! Pour être vu tout à loisir. Bouda ha bou ! Il ne manque à ma promenade que la voix allègre du tam-tam pour étouffer vos pétarades. Que sept jeunes filles, porteuses d'encensoir, me précèdent pour dissiper de mon passage l'odeur de vos pets.

– Et sa bouche est mauvaise ! Sept anges venant des cieux et sept anges montant vers les nues se sont rencontrés, et ont jeté sept fois l'anathème même sur le bonjour qui sort de sa bouche !... Quant à sa langue ? Ils ont promis d'en faire le bûcher de l'enfer.

– Je dis, bouda ha bou ! Quand le chat achète du lait, avec son argent à lui, il le boit. Qu'on me laisse promener mes beaux atours de ma démarche royale de vipère cornue. Bouda ha bou ! les jaloux et les envieux.

-
- 1 Société secrète mandingue liée aux rites agraires ; elle se manifeste par un défilé de danseurs.
 - 2 Le griot du N'komo.
 - 3 Ethnie attachée au commerce, d'où son exclusion des sociétés secrètes auxquelles appartiennent seulement les agriculteurs, c'est-à-dire les sédentaires.
 - 4 Fouet à double lanière, fabriqué à Bougouni (Mali), d'où son nom de bougounika.
 - 5 Littéralement : vos derrières sont pleins de merde.

Cet après-midi-là, après la prière, se tient une réunion exceptionnelle. Le chef de canton de Kouta, l'Imam et tous les notables sont assis en rond autour d'un jeune homme.

Il a l'œil droit poché, la lèvre inférieure sanguinolente, le bras gauche pris dans une écharpe, le crâne couvert de blessures et la cheville foulée.

– Maintenant, Maliki, parle, dit Koulou Bamba. Nous t'écoutons. Mais souviens-toi que la belle parole n'est pas toujours la parole vraie.

Cette mise en scène intimide le jeune homme ; il fait des efforts et se ramasse sur lui-même, promène un regard inquiet sur les notables et se fait une mine de circonstance pour s'attirer quelques sympathies :

– Je suis arrivé le mercredi soir à Woudi afin d'y vendre mes noix de cola le lendemain, à la foire. Sambou, le fils de Bakou, qui m'héberge depuis que nous nous connaissons, m'a fait savoir que son père ne voulait plus que je franchisse le seuil de sa maison. Je suis allé dormir dans la mosquée.

– Tu as bien fait, dit l'Imam. Mais sans vouloir mettre en doute tes paroles, je m'étonne de la décision de Bakou, chef de village respectable et bon musulman.

Cette remarque déconcerte Maliki. Il s'essuie la lèvre de son mouchoir maculé de sang et ajuste son écharpe en grimaçant de douleur :

– Après la prière du matin, je suis allé au marché. Et à mon grand étonnement, toutes les marchandes refusaient de me vendre des galettes et de la bouillie. Bientôt commença la foire. J'ai trouvé à ma place habituelle un détaillant de Woudi qui a refusé de me la céder. Je lui ai présenté le ticket qui m'assignait cet emplacement, non loin de la maison de Bakou. Il m'a répondu en lançant un jet de salive. J'ai alors loué une autre place.

Il sort son portefeuille et fait circuler un ticket bleu que chacun peut voir et toucher.

– C'est la vérité, dit Daouda, ce ticket a été délivré par le contrôleur de la foire de Woudi le jeudi, c'est-à-dire aujourd'hui.

L'indignation se dessine sur certains visages.

– Je ne te savais pas si patient, dit le Vieux Soriba.

– La parole, c'est comme un fil, intervint Daouda. Ne la coupons pas

par des propos sans intérêt.

– Je dirai, répliqua le Vieux Soriba, que la parole c'est comme les galettes de mil. Il faut les prendre les unes après les autres jusqu'à la dernière sur laquelle sont posées toutes les autres. Et la dernière, c'est la vérité.

– Ce que j'ai dit et ce que tu dis ? Poissons de la même rivière.

Koulou Bamba met fin à leur joute oratoire :

– Je vous prie, ne cassez pas le fil, ne dispersez pas les poissons. Laissons Maliki terminer son histoire.

– La foire battait son plein. Un groupe de jeunes gens vint à moi. L'un d'entre eux marcha sur les noix de cola que j'avais exposées dans un panier. Un autre prit une noix, la croqua et me lança un jet de salive rouge au visage. J'ai alors cédé à la colère.

– La colère, même juste, déforme les choses, ponctua l'Imam.

– Et si quelqu'un marchait dans le Coran ouvert sous tes yeux ? interrogea Solo.

– Je m'en remettrais à Dieu et à son Prophète.

– Pauvreté ! s'écria Solo. Que ceux qui ne peuvent compter sur personne aient recours à Dieu !

– Tu as bien parlé, approuva Magassi.

C'était le plus jeune des notables. On disait de lui qu'il avait une touffe de cheveux au sommet du crâne, et qu'il suffisait de l'effleurer pour qu'il vous arrache les poils du nez. D'ailleurs on lui permettait de siéger au Conseil des notables pour le canaliser et modérer ses tendances belliqueuses.

– Laissons Maliki terminer son histoire, s'impatienta le chef de canton.

– Seul contre dix jeunes gens, je ne sais plus ce qui arriva. Mais je me souviens de leurs cris : « À mort les gens de Kouta ! Vendus aux Blancs ! Vive l'indépendance ! »

– Il y a des gardes-cercles à Woudi, s'étonna Koulou Bamba. Et qu'ont-ils fait ?

– Ils ne sont pas intervenus !

Le chef de canton congédia Maliki d'un geste de la main. Il s'en alla en s'appuyant lourdement sur son bâton d'infirme. Aux passants qui l'interrogeaient :

– Les gens de Woudi, disait-il. Ils étaient dix à me taper dessus. Et les gardes-cercles de là-bas ne sont pas venus à mon secours. C'était un complot, et si tu négliges un complot, c'est qu'il a été tressé en ta

présence.

La séance se poursuivait à huis clos.

– La parole, c'est comme un festin et quand un festin est servi, chacun doit y prendre sa part.

– Vrai ! ajouta Solo. Il ne convient pas de quitter la place du tam-tam, et danser seul dans une cour en se frappant sur le ventre.

– Je pense que Maliki a été agressé, fit le Vieux Soriba. Mais que faire ?

– Il est temps de se libérer de la jactance des gens de Woudi ! cria Magassi.

Son poing martelait sa cuisse, comme s'il assommait un ennemi imaginaire.

– Qu'une minorité de Peuls, à qui nous avons donné le droit d'asile, se comportent en maîtres chez nous ? Non ! C'est intolérable !

– Depuis que Woudi a pris une certaine importance, le commerce décline à Kouta, dit Daouda. Il convient de rétablir la suprématie de Kouta sur les villages environnants.

Solo mit le feu aux poudres :

– Vendus aux Blancs ! N'avez-vous pas retenu toute la charge méprisante de cette accusation ? Ah, le Peul ! Si tu vois le Peul, attends de voir son double. Et qu'est son double ? la trahison !

– Une expédition s'impose ! hurla Magassi.

– Pas cela, fit l'Imam. De grâce, pour l'amour de Dieu !

– Le Prophète Mamadou serait-il Prophète s'il n'avait vaincu par les armes ? Eh bien, je vous le dis : pour Kouta je suis prêt à servir de porte-drapeau.

– Un aveugle, s'en aller à la guerre ? plaisanta Daouda.

– Rappelle-toi, dans la case des circoncis, quand on te soignait et que tu criais, ameutant tout le village, qui te bâillonnait ?

– Tu ne vas pas te fâcher pour une fois que nous sommes d'accord ?

Koulou Bamba se leva, l'air préoccupé :

– En ma qualité de chef de canton, je ne peux ni ne dois favoriser un village. Prenons l'avis du commandant.

Le commandant Bertin reçut les notables de mauvaise grâce. Il écouta Koulou Bamba narrer les mésaventures de Maliki sans lever la

tête. Et quand le chef de canton eut terminé de lui exposer les faits :

– Les histoires entre gens de Kouta, les conflits entre Kouta et les villages voisins, j'en ai par-dessus la tête. Vous allez me rendre fou à la fin.

Il se mit debout, signifiant aux notables la fin de l'entretien.

– Gardes, faites entrer le suivant.

– Mon commandant, insista Koulou Bamba, certains esprits sont fort excités, et j'ai bien peur qu'un conflit armé n'éclate entre Kouta et Woudi.

Bertin secoua les épaules, fit craquer ses doigts nerveusement :

– Faites ce que vous voudrez...

La colère s'empara de lui, et il s'y livra sans retenue :

– Vous n'ignorez pas que les partisans de l'indépendance font de plus en plus d'adeptes ? Eh bien, nous partirons de ce pays. Oh ! Je ne crains rien. Je partirai, mon casque colonial sous le bras. Et quand le pays sera déchiré par des guerres tribales, vous ferez appel à nous. Alors je reviendrai avec le même casque colonial, mais cette fois-ci, sur le crâne.

Il ouvrit lui-même la porte de son bureau. Et c'est à l'Imam qu'il s'adressa :

– Le texte sacré de la sourate interdit le départ précipité de l'hôte ou de l'ami, cependant j'ai beaucoup à faire.

– Qu'à cela ne tienne, murmura l'Imam, en s'inclinant légèrement. Nous irons au-devant de votre souhait.

Il sortit du bureau, suivi des autres notables.

Solo se présenta à la maison carrée bien avant le repas de midi. Le lieutenant somnolait, étendu dans son hamac. Il s'assit auprès de lui, en silence, sans le réveiller. Quelques instants plus tard, Siriman Keita ouvrit les yeux, bâilla longuement et se dressa dans son hamac en se pinçant le nez :

– Depuis que tu as de nouveaux habits, je te sens de loin, grogna-t-il.

– Qui marche beaucoup transpire de même, riposta Solo.

La remarque l'avait vexé :

– Et puis, un homme ne doit pas toujours sentir la savonnette ou l'eau de Cologne. C'est signe de paresse.

Le lieutenant bâilla de nouveau et se frotta les yeux :

– Tu es en avance sur le repas. Les ménagères rentrent à peine du

marché.

- On m’a envoyé auprès de toi, mon lieutenant.
- Qui ? interrogea Siriman Keita avec vivacité.
- Les notables.
- Ils ont si peu de respect pour moi qu’au lieu de venir eux-mêmes, ils m’envoient un vieil aveugle que je nourris !...

Il se recoucha, ferma les yeux et fit semblant de se rendormir.

- Mon lieutenant, Kouta veut mener une expédition contre Woudi.
- Une expédition ? Et pourquoi ? Encore des tripotages que tu viens me raconter.

– C’est la vérité, mon lieutenant. Les gens de Woudi ont assommé Maliki, un jeune commerçant que le commandant tient en haute estime. De toi à moi, et en toute confiance...

- Je sais, coupa le lieutenant.
- Au conseil des notables, suivant ton désir, j’ai mis de l’eau chaude sur le gratin. Il s’est soulevé lentement, et la marmite a débordé.
- Et le chef de canton, qu’a-t-il dit ?
- Trop vieux pour prendre une décision.
- Le commandant ?
- Ta question est une injure à l’endroit de mon père et de ma mère. Kouta se met à genoux devant toi. Et si l’expédition réussit, tu seras ou chef de canton ou commandant lorsque les Blancs quitteront le pays. L’homme qui tousse ne perd jamais ; s’il ne crache pas, il avale. Te voilà en situation de force.

– Les Blancs, quitter le pays ! ne répète jamais cela dans ma maison, ou dispense-toi d’y venir. Non ! Mais qui paierait ma pension ?

Une ardeur juvénile le parcourut. Il se vit armé d’un chasse-mouches, assis sur la peau d’un taureau de trois ans, et tout autour de lui, des courtisans et des griots clamant ses louanges.

– Va sur-le-champ dire aux notables que je les attends pour mettre au point un plan de combat.

– Pour sûr ! ils viendront. Si tu dis à un aveugle : viens, je vais t’offrir les yeux, il viendra. Et un paralytique ne demande qu’à être porté.

Le lieutenant monologua :

- À la guerre comme à la guerre ! On a le droit de faire tout ce

qu'on veut à la guerre, sauf de la perdre. Que chacun s'arme selon ses moyens. Les camions des commerçants sont réquisitionnés pour le transport. Nous partons pour Woudi demain à l'aube. Rien ne vaut la surprise.

Les camions vrombissaient dans l'air frais du matin, se suivant à la file indienne. Le lieutenant se tenait debout à l'arrière du premier, le torse bombé, la taille ceinte d'une cartouchière garnie. Il avait serré son casque de peur que le vent ne l'emporte. De temps à autre, il frappait du pied, tapait sur la cabine pour inciter le chauffeur à rouler plus vite. Tous les quarts d'heure il regardait sa montre, se retournait et tentait de voir à travers la poussière jaune si les trois autres camions suivaient le train qu'il avait imposé.

À deux kilomètres de Woudi, le lieutenant stoppa le convoi et divisa sa troupe en deux colonnes.

– Nous ferons le reste du chemin à pied, dit-il. La première colonne attaquera sous mon commandement, et la seconde se joindra à nous dans une demi-heure, lorsque j'aurai sifflé. Frappez ! Soyez sans pitié ! C'est la guerre. Mais attention : si l'un de vous s'avisait de violer une femme, je l'abattrais d'un coup de fusil et à bout portant.

Le lieutenant investit le village sans rencontrer la moindre résistance. Il fit enfermer femmes et enfants dans les cases et ordonna que l'on donne à chaque homme vingt coups de fouet. Il obligea Bakou à se mettre à genoux devant lui et à crier grâce, promettant qu'il n'y aurait plus de foire à Woudi. Le chef du village accepta toutes ses conditions. Ensuite Magassi pissa dans un vase qu'il déversa sur le crâne de Bakou.

– Nous allons affirmer la suprématie de Kouta sur tous les villages qui viennent à la foire de Woudi.

– Ce ne serait pas prudent, conseilla le Vieux Soriba.

– C'est moi qui commande ! gronda le lieutenant.

Ils prirent Barani sans combattre. Ceux de Dougouni les reçurent en triomphateurs, et promirent de ne plus fréquenter la foire de Woudi. Pour s'être défendus, les habitants de Kolonni eurent droit chacun à dix coups de fouet.

Sur le chemin du retour, à l'entrée de Woudi, ils virent en travers de la piste deux troncs d'arbres.

– Que quelques volontaires les enlèvent ! hurla le lieutenant. C'est alors qu'une détonation se fit entendre, suivie tout aussitôt d'un chant

de guerre :

« Fila ni maninka
bilara nyogon na
Fila ye maninka mina
k'o kili ci.

Tiya le tiya le
Fila ni maninka
mana bila nyogon na
Fila na maninka mina
k'a dondon. »

« Le Peul et le Malinké
se sont battus.
Le Peul a pris le Malinké
et l'a castré.

C'est vrai ! C'est vrai !
Chaque fois que le Peul
et le Malinké se battent,
le Peul prend le Malinké
et toujours il le castré. »

– Première colonne, attaquez ! ordonna le lieutenant. Une grêle de pierres lancées par des frondes s'abattit sur les camions.

– Mon camion ! se plaignit Daouda. Ils ont brisé les vitres de mon camion.

– Première colonne, repliez-vous ! vociféra le lieutenant. La clairière s'embrasa et le feu, chassé par le vent, se dirigea vers les gens de Kouta.

– La bataille est perdue ! gémit le Vieux Soriba. Et je l'avais prévu.

Et comme pour le réduire au silence, un projectile lui tomba sur la bouche. Il prit une dent dans sa main, et s'efforça de ne pas en avaler une autre.

– Marche arrière ! cria le lieutenant.

Mais les habitants des villages vaincus et fouettés s'étaient rassemblés et venaient sur eux pour couper leur retraite.

– Boubacar Diallo, dit le lieutenant, tu es Peul et, mieux que personne, tu peux négocier avec Bakou.

– Nos familles sont ennemies depuis une bien vieille querelle.

– J'irai moi-même, fanfaronna le lieutenant.

À l'entrée de Woudi, deux hommes le soulevèrent de terre ; alors qu'il s'agitait, un autre le ligota et ils vinrent le jeter aux pieds de Bakou.

Il sortit son couteau et prit à pleine main le membre du lieutenant.

– Crie « Vive l'indépendance », sinon !...

– Vive l'indépendance.

– Voici ton casque, symbole de ta soumission aux Blancs. Écrase-le du pied.

Le lieutenant s'exécuta.

– Qu'on l'enferme dans une case, ordonna le chef de village. Et qu'il soit privé d'eau et de nourriture. Ses compagnons peuvent regagner Kouta, mais à pied.

À la sortie du village, les femmes accoururent avec des calebasses pleines de bouse de vache portée à ébullition, qu'elles déversèrent sur les fuyards.

Bakou offrit un colossal tam-tam pour célébrer la victoire. À la satisfaction générale, une troupe de bouffons imita la débandade des gens de Kouta, se livrant à des contorsions extraordinaires et des grimaces accompagnées de gestes obscènes. Les jeunes gens rythmèrent la grande danse de la victoire par des monômes décrivant de longues courbes.

Et lorsque leur ardeur tomba sous l'effet de la fatigue, sur un signe de Bakou, les batteurs de tam-tam s'immobilisèrent. Le chant de guerre reprit, accompagnant les fuyards :

« Le Peul et le Malinké

se sont battus

Le Peul a pris le Malinké

et l'a castré. »

Le lendemain, le marché de Kouta grouillait de monde quand un camion parut à vive allure. Le chauffeur freina à la hauteur du pont Dotori et fit une marche arrière en faisant hurler son moteur. Il entra dans la foule en cornant nerveusement, et s'arrêta devant la boucherie.

Deux hommes firent descendre le lieutenant tandis que deux autres, armés de fusils, tenaient la cohue en respect. Seul un large cache-sexe protégeait la nudité de Siriman Keita. Les commerçants accoururent et, de leurs boubous déployés, tentèrent de le soustraire au regard des femmes.

Il s'enferma en sa maison carrée pour remâcher son humiliation et

sa rancœur. Quelquefois Solo lui rendait visite, lui rapportant les derniers commérages. Le lieutenant l'écoutait, le regard vague, absent. Solo prenait congé en se disant : « Voici un homme foudroyé ! Il ne sera jamais plus comme avant. »

Awa ne paraissait plus au marché, de peur que certaines femmes ne déversent leur bile sur l'état de son mari. Elle passait de longues heures en compagnie de Siriman ; mais à tous ces beaux arguments le lieutenant répondait :

– Tous les morts ne sont pas sous terre. L'humiliation est pire que la mort.

Un matin, le planton du cercle se présenta à la maison carrée. Il frappa de grands coups au portail. Awa vint ouvrir.

– De la part du commandant, dit-il, en tendant à Siriman Keita une convocation.

Le lieutenant lut : « Le lieutenant Siriman Keita est convoqué au cercle pour affaire le concernant. »

Le planton ouvrit un cahier de transmission et lui prêta un crayon. Il signa devant son nom sans affecter le moindre signe d'angoisse.

– Et quand dois-je me présenter au cercle ?

– À l'instant même, répondit le planton.

– Bien ! Je te suis, le temps de prendre mon sac de voyage.

Le commandant Bertin le fit attendre sous la véranda, assis sur un banc. Les gardes lui dirent à peine bonjour. Le planton le narguait :

– Hier éléphant, aujourd'hui lièvre ! Je vous le dis, et c'est la sagesse des ancêtres : Ne te mets pas sur le dos pour lancer un jet d'urine en l'air. Quelques gouttes pourraient te retomber sur le bas-ventre.

– Faites entrer le lieutenant Siriman Keita ! cria le commandant.

Il ne se leva pas, mais lui désigna un siège et entra dans le vif du sujet.

– Comprenez-moi : je suis un fonctionnaire, un exécutant. Et un exécutant doit rendre compte. Eh bien, je reçois à l'instant un télégramme du gouverneur, m'ordonnant de vous arrêter pour atteinte à l'ordre public. Croyez-le bien, je suis navré.

– Rappelez-vous, mon commandant, c'est vous qui avez eu cette idée d'expédition punitive contre les gens de Woudi, et vous avez tout manigancé avec Maliki, les gardes-cercles de Woudi et moi-même.

– Que dites-vous là, lieutenant ! Vous m'accusez ? Voilà qu'il m'accuse ! Je vais en référer au gouverneur !

Il prit un énorme dossier, tremblant de rage, le feuilleta longuement, et sortit un papier dactylographié portant la mention « Confidentiel ».

– Voici le procès-verbal de la réunion que j'ai tenue avec les notables quand ils m'ont soumis le différend entre Kouta et Woudi. Naturellement, en bon administrateur, j'ai adressé une copie en haut lieu. Voulez-vous que je vous le lise ?

– Non, cela ne sera pas nécessaire.

– À la bonne heure.

Son visage se crispa. Il fixa le lieutenant bien en face :

– Gardes !

– Puis-je formuler une requête ?

– Dites toujours.

– De grâce, pas de menottes.

– Vous m'insultez, lieutenant. Cela, je ne l'aurais pas fait. Et pour cause ! Vous avez rendu des services à la France. Vous dormirez à la prison. C'est le règlement. Et vous partirez demain matin pour Darako où vous serez jugé.

L'autorail s'arrêta à la gare de Kouta. Un homme descendit du dernier wagon. Il avait pour tout bagage un sac de voyage. Il évita la foule des gens venus à la rencontre d'amis ou de parents, et prit un chemin de traverse qui menait au village.

La chaude rumeur du marché de nuit vint à lui ; il fit une halte :

« Tant pis s'ils me voient, se dit-il. Ma décision est prise. »

Le lieutenant s'y rendit, serra des mains, donna à ceux qui le demandaient des nouvelles de sa santé. Et quand on lui parlait de sa détention, il se contentait de répondre :

– Tout homme a deux maisons. Celle qu'il a bâtie de ses mains, et celle que les avatars de la vie ont édifiée à son intention. J'avais une dette envers ceux qui, consciemment ou non, ont souffert de mes faits et gestes. Je l'ai payée.

Arrivé à la maison carrée, de peur ou de honte, il hésita à frapper. Au bruit de ses pas, Famakan interrogea :

– Qui est-ce ?

– Moi, ton père.

Le jeune garçon poussa le verrou et se précipita dans ses bras, les yeux embués de larmes. Il le repoussa, mais sa voix trahissait son émotion.

– Un homme ne doit pas pleurer, gronda-t-il.

Awa parut, enveloppée dans un drap blanc. Aux salutations empressées du lieutenant, elle baissa la tête. Dans ses yeux, Siriman Keita vit une frayeur qu'elle ne maîtrisait pas. Ses gestes étaient brusques et sa voix tremblait :

– Tu attends un enfant ?

Dans sa voix il n'y avait ni colère ni orgueil blessé.

Elle se mit à pleurer, se frappant le sein à grands coups.

– Non, dit le lieutenant, pas cela ! Les voisins vont t'entendre, et ils penseront que je t'ai battue.

Il la prit par la main, et la mena au salon.

– Le père, qui est le père de ton enfant ?

– Un jeune homme de Darako qui vient ici parler de l'indépendance, inciter la population à voter Non au référendum prochain.

– L'indépendance... On en parle même en prison, et ce sera une bonne chose pour tout le pays.

Et pour la première fois Awa vit des larmes dans les yeux de cet homme qui semblait taillé dans le roc.

– Je suis exclu de ce bonheur. Disqualifié, au départ de la course, Siriman Keita.

Il prit un gobelet, le remplit et étancha sa soif :

– Tu as manqué à l'un de tes devoirs de femme. L'eau ! M'apporter un peu d'eau après six mois de détention.

Sa voix prit une inflexion paternelle :

– Ce jeune homme est-il là, ce soir, avec toi ?

– Oui.

– Eh bien, bonne nuit.

L'Imam pénétra dans l'enceinte de la maison carrée. L'homme qui le reçut semblait transformé, le visage aminci comme à la suite d'une longue maladie ou d'un drame intérieur.

Le lieutenant prolongea les salutations à l'infini, prenant des nouvelles de tout le monde :

– Et notre chef de canton ?

– Nous avons eu la douleur de le perdre ; ses femmes portent encore son deuil.

– C'était un bon chef.

– En vérité, confirma l'Imam. Il savait prendre l'avis d'autrui. Et bien qu'il soit de bon ton de louer les qualités du défunt, j'affirme devant Dieu ne pas me souvenir d'un seul fait que je puisse mettre à son passif.

Le silence s'établit.

– À ma sortie de prison, dit le lieutenant, j'ai affronté un problème grave. Peut-être es-tu déjà informé par la rumeur publique ?

L'Imam évita de répondre.

– Ma femme attend un enfant qui ne peut être de moi.

– On connaît toujours sa mère, mais personne ne peut dire avec certitude : « voici mon père ».

– J'ai l'intention de reconnaître cet enfant.

Une inquiétude se dessina sur son visage. Il l'effaça en forçant un sourire.

– Ma décision est-elle sage ?

– Je le crois, mon lieutenant. On t’a vu nourrir l’orphelin et l’aimer comme si tu lui avais donné le jour.

L’Imam fit un effort pour se mettre debout, en faisant craquer ses articulations.

Le lieutenant le retint par le pan de son boubou.

– J’ai encore à te parler d’une décision plus sérieuse.

– Je peux tout entendre. Et qui écoute, récolte.

– J’adhère à la grande communauté musulmane.

– Je savais que tu viendrais à nous. Vois-tu, mon lieutenant, quand Dieu appelle quelqu’un, il ne lui demande ni le nom de son père, ni celui de sa mère. Mais réfléchis encore, prends le temps de mûrir ta décision. L’islam est une belle religion, mais contraignante.

– Ne m’appelle pas lieutenant, fit-il, avec un brin d’ironie comme s’il se moquait de lui-même. Le lieutenant est mort.

– En prison ?

– Non, bien avant ! Depuis le jour où un médecin blanc lui a dit qu’il ne pourrait jamais féconder une femme. Et tout le tort que le lieutenant a causé aux autres, c’était pour se prouver à lui-même qu’il n’était pas mort.

– Saurais-tu oublier le mal que ta femme t’a fait ?

– Le mal, je l’ai connu et j’en suis sorti. Il n’existe plus pour moi.

– Qu’est-ce après tout, le mal ?

– Peut-être ne jamais se retourner ?

Le visage de l’Imam rayonnait de joie, et c’est tout juste s’il ne se mit pas à genoux devant le lieutenant quand il prit congé.

Le lendemain matin eut lieu la cérémonie de conversion. Bilal, venu dès l’aube, avait rasé le lieutenant et égorgé un mouton. Les femmes du voisinage assistaient Awa autour d’un grand chaudron où cuisait la bouillie de maïs. Assis dans une chaise longue, le lieutenant attendait, rayonnant, et comme transfiguré.

De très loin, l’Imam s’annonçait, récitant des versets du Coran repris en chœur par ses disciples. Lorsqu’il eut franchi le seuil, le Vieux Soriba vint à sa rencontre et lui fraya un chemin jusqu’à une natte étendue au milieu de l’assistance. Il prit place, tandis que ses disciples continuaient à psalmodier les passages du Livre Saint consacrés à la circonstance.

Répondant à un signe, ils se turent et le lieutenant vint s'accroupir devant l'Imam, reçut de lui la moitié d'une noix de cola qu'il mâcha. Les yeux fermés, le chef religieux appliqua les deux mains sur son crâne rasé, invitant toute l'assistance à réciter sept fois la Fatiha.

Les femmes firent circuler les calebasses de bouillie, et l'on mangea en petits groupes circulaires. L'Imam et les notables prirent congé, emportant leur part de mouton, tandis qu'Awa, assaillie par les griots, distribuait pagnes, argent et bijoux.

On ne voyait plus le lieutenant que le vendredi aux environs de midi quand, à l'appel du muezzin, il sortait de la maison carrée pour la grande prière, vêtu de blanc, protégé du soleil par un grand parasol multicolore dont le manche était cerclé d'argent. Famakan, proprement vêtu, le suivait, tenant une peau de mouton bordée de rouge.

Il évitait de passer par le marché, et s'il s'y rendait, c'était pour se procurer des pièces de monnaie qu'il donnait aux pauvres mendiant leur pitance.

Quand les travaux ménagers le permettaient, et lorsqu'elle était pure, Awa accompagnait son mari, la tête couverte d'une écharpe blanche pour soustraire son visage à la curiosité des passants et des femmes, qui, à son endroit, éprouvaient une admiration mêlée de jalousie et d'envie. Le lieutenant étendait sa peau de prière toujours à la même place, loin de l'Imam. Awa gagnait l'emplacement réservé aux femmes.

Entre l'Imam et le lieutenant était née une amitié que les deux hommes entretenaient par une certaine distance. Elle puisait sa force dans la discrétion et leur confiance réciproque. Chaque fois que l'Imam constatait que son ami n'était pas venu à la grande prière, il lui rendait visite le soir même. Ils s'entretenaient longuement des problèmes concernant la foi et le don de soi à Dieu. Et souvent, lorsqu'une question délicate l'embarrassait, un mariage ou un divorce difficile à trancher, l'Imam consultait le lieutenant.

Après la grande prière, les notables se divisaient en deux groupes. Les uns restaient auprès de la mosquée pour discuter de la vie du village. Les autres accompagnaient le lieutenant à la maison carrée où Awa servait le thé, agrémenté de longues discussions animées par Solo. Bien que le lieutenant n'aimât point cette question, c'était surtout de l'indépendance que l'on parlait.

– L'indépendance, avait coutume de dire Solo, vous ne savez pas ce qu'elle sera. Je vais vous le dire : un grand festin.

Le lieutenant acquiesçait de la tête.

- Riches et pauvres seront conviés.
- Pour ce qui est de l'indépendance, plaisantait le lieutenant, je suis cassé de grade.
- Tu ne perds rien, Siriman. Les riches mangeront, et une fois repus, ils essuieront leurs mains huileuses sur la bouche des pauvres.

Le lieutenant essayait une digression :

- J'ai bien envie de faire bâtir une mosquée à Kouroula et d'y installer un marabout qui convertirait mes frères.

Solo revenait à la charge avec plus de force :

- L'indépendance, ce serait l'égalité, qu'ils disent, les propagandistes.

Et s'adressant à Daouda :

- Les commerçants crieront grâce, car la traite des arachides sera supprimée.

– Et les aveugles ?

- Le vent qui fait tomber le mortier n'a ni égards ni respect pour le pilon.

– Si le commandant t'entendait, pour sûr qu'il t'embrasserait, ricana Siriman.

Quand le soleil commençait le dernier quart de sa course, le groupe regagnait la mosquée et se fondait à l'autre.

On vitupérait le comportement des jeunes gens et la mode zazou : ces pantalons serrés, épousant les formes.

– Lorsqu'on prie, disait l'Imam, c'est le front qui doit toucher le sol. Avec leurs cheveux en bouquet dressé par-devant, Dieu ne peut accepter leur prière.

– Daouda, fit le Vieux Soriba, ton fils ferait mieux de se promener nu. L'autre jour, il est passé devant mon vestibule alors que je prenais mon repas. Et la plus jeune de mes femmes a détourné la tête en criant : « Bissimilai ! » Ses fesses étaient séparées en deux. Et par-devant, il montrait ostensiblement une boursouflure aussi grosse qu'une orange.

On s'attaquait aussi aux femmes qui montraient, et de plus en plus, trop de leur personne : le dos nu, la poitrine projetée en avant, soutenue par des soutiens-gorge rembourrés.

Et tout le monde d'aller en guerre contre cet orchestre qui, le samedi, tenait le village en éveil.

Et c'est pourquoi, après la prière du soir, on entendait à Kouta ça et

là des injures et des malédictions accompagnées de coups de bâton : la conversion du lieutenant était devenue une arme que chacun utilisait pour lutter contre la dégradation des mœurs et la dislocation de la famille.

Solo, se frayant un chemin dans le noir, s'arrêtait devant les concessions :

– L'indépendance, elle viendra fatalement. Celui qui s'oppose à l'inévitable transpire sous la pluie.

Le vieux muezzin est mort ce matin, à cinq heures. La veille, il avait reçu un télégramme annonçant l'arrivée de son frère, parti depuis quinze ans faire fortune en Sierra Leone. Il avait, tout le jour, colporté la bonne nouvelle de maison en maison, sous un soleil de plomb. Le soir, il fut pris de fièvre, et la nuit, elle empira. Les tempes lui brûlaient. Il s'efforça de boire un peu de bouillie et se coucha. Quand son réveil sonna la demie de quatre heures, il fit des efforts pour se lever, trempé de sueur, pris de vertige.

« Il faut que j'y aille, se dit-il, sinon ils ne viendront pas à la prière. »

Arrivé à la mosquée, il gravit les marches du minaret. Chaque pas l'affaiblissait :

– Allah akbar ! dit-il, une, deux fois.

Soudain il sentit que la tête lui tournait, que le pied lui manquait. Il eut la force de dire encore « Allah », et s'écroula.

L'Imam n'entendit pas la suite de l'appel. Il arrêta ses ablutions et se précipita à la mosquée. Le muezzin était tombé du minaret, la tête la première. Son cœur battait encore quand il le prit, tel un enfant, pour l'étendre sur une natte à l'intérieur de la mosquée.

Il appela lui-même à la prière, la célébra et dit sur le corps du muezzin les sourates consacrées à la mort.

Après l'enterrement, les notables tinrent conseil :

– Il nous faut un autre muezzin, dit l'Imam. La tâche est difficile et seul un homme parfaitement disponible pourrait s'en acquitter. Et s'il n'y a pas de volontaire, j'attends vos propositions. Mais comme vous le savez, l'Imam a autorité pour désigner celui qui lui semble le plus apte à remplir cette fonction.

– Le lieutenant, qui est retraité et dispensé de tout souci matériel, serait un bon muezzin, dit le Vieux Soriba.

– J'y pensais, ponctua l'Imam.

– Je ne suis qu'un novice parmi vous, se plaignit Siriman Keita.

– Un novice ? s'étonna l'Imam.

Cet homme qui suggérait plus qu'il ne parlait, maintenant se passionnait.

– Un novice parmi nous ? reprit-il presque furieux. Non, Dieu ne

connaît pas de néophyte. Et si tu en étais un, peut-être serait-il sensible à sa gloire déclamée cinq fois par jour et par un novice.

Il s'arrêta et, se ravisant :

– Il est des faits qu'il convient de rappeler quand il le faut : nous t'avons vu sauver la femme adultère. Et si j'écorche une plaie mal cicatrisée, alors je dis : Pardon.

Il leva sur Siriman ses yeux où brillaient deux larmes qui tombèrent dans sa barbe blanche.

– Je suis votre Imam, et de père en fils, ceux de ma famille ont exercé cette fonction depuis la fondation de Kouta.

Il foudroya les notables du regard comme pour les convaincre par avance :

– Et j'atteste par Dieu que personne ici présent n'eût été capable de ton geste.

La tête baissée, la voix fêlée :

– Pas même votre Imam, murmura-t-il en pleurant. L'Imam se serait réfugié derrière la tradition, et il aurait répudié Awa. Mais si l'Imam, sur son lit de mort, pouvait désigner son successeur, tu aurais eu sa préférence.

Et d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

– Siriman, tu seras mon muezzin. J'ai dit !

Daouda entra dans le vestibule du vieux Soriba occupé à prendre son repas. Les deux hommes étaient plus complices qu'amis, et se soutenaient au conseil des notables. Avant de s'y rendre, ils se concertaient et chacun intervenait en appuyant les propositions de l'autre. On ne les voyait jamais l'un à côté de l'autre. Lorsque Daouda se trompait dans la réplique qu'il devait faire, le Vieux Soriba lui adressait un signe conventionnel, et il se reprenait.

– Viens manger, dit le Vieux Soriba, en s'emparant d'un gros morceau de viande qu'il fourra dans sa bouche.

– J'ai déjà fait honneur à la cuisine de mes femmes.

– Alors, viens te rassasier.

– Me rassasier ? Tu veux dire que je n'ai pas assez à manger chez moi ?

– J'ai dit n'importe quoi pour te taquiner.

Il prit un autre morceau de viande et poussa le plat vers Daouda.

– Fais-moi plaisir, goûte.

– Goûter ? Nierais-tu les talents culinaires de mes femmes ?
– Puisque tu es si susceptible, je t'ordonne de nettoyer le plat. C'est l'aîné qui parle.

Daouda s'exécuta.

– Que se passe-t-il ? J'ai toujours peur du visiteur qui arrive à l'heure du repas.

Daouda se mit à rire.

– Peur qu'il accepte ton invitation ?

– C'est la vérité ! confirma le Vieux Soriba. Il est des gens qui, sous le prétexte d'une commission urgente, viennent à midi déposer leurs chaussures sèches devant votre vestibule. Vous les conviez à votre repas. Ils refusent la première invitation, cèdent déjà à la seconde et bien vite le plat est vide. Ni vous ni eux n'êtes rassasiés. Tu m'as joué ce tour il y a moins d'une semaine ; c'est pourquoi ta visite m'a fait peur. Quant à Solo, avant que Siriman ne le prenne en charge, eh bien, dès qu'il pénétrait dans mon vestibule, je rotai très fort pour lui signifier que j'avais fini de manger.

Les deux hommes riaient en s'assenant de grands coups dans le dos.

– Je me suis débarrassé de Solo d'une autre manière, dit Daouda. Je mange dans ma chambre à coucher.

– La chambre à coucher ! s'écria le Vieux Soriba. L'arôme des mets mêlé à la senteur de l'encens.

– Et quand il arrive, mes femmes lui disent que je suis déjà couché.

– Maintenant, fit le Vieux Soriba, je comprends pourquoi il propage partout que tu souffres de la maladie du sommeil.

Il se lava les mains, essuya sa bouche et rota.

– Nous sommes pires que nos compagnes. Dis-moi un peu, qu'est-ce qui t'amène ?

– Le jeune talibé qui habite chez moi, et que je nourris, vient de me révéler certains projets de l'Imam.

– Lesquels ?

– Le mois de ramadan approche, et l'Imam a l'intention de désigner l'un de nous deux comme crieur public.

– Autant que je me souviene, à Kouta c'est toujours le muezzin qui, avant d'appeler à la prière, se promène de maison en maison pour réveiller ceux qui ont l'intention de faire le ramadan.

– L'Imam trouve que Siriman s'affaiblit, dit Daouda. J'ai mis une ruse au point.

- Laquelle ?
- Tout à l’heure, je m’en vais prétexter une fièvre subite. Et toi, tu viendras à la réunion avec un grand retard.
- Et quel motif donnerai-je pour me disculper ?
- Je te sais assez intelligent pour en trouver un qui soit plausible.
- En vérité, Daouda, c’est une ruse bien montée. Et je dirai même qu’elle est sans faille.

Le Vieux Soriba vint le premier à la réunion, devançant l’Imam qui l’en félicita. Et quand tous les notables furent présents, il demanda la parole :

– Le jeune talibé qui vit chez Daouda l’a informé que l’Imam désirait un volontaire qui allègerait la besogne du muezzin, pendant le mois de ramadan. La nouvelle plut tant à Daouda qu’il fut saisi de fièvre et refusa le plat que mes femmes avaient préparé à son intention : le fonio au gombo frais. Et bien que malade, il m’a chargé de porter à votre connaissance qu’il était volontaire pour cette noble tâche.

- Un commerçant ? s’étonna Seydou.
- Nous autres commerçants avons beaucoup à nous faire pardonner.
- Je vous aurai donc dérangé pour rien, dit l’Imam en levant la séance.

C’est alors que le planton du cercle parut, menant sa bicyclette à vive allure. Sans descendre de selle, il tendit une lettre cachetée au lieutenant.

- Une convocation du commandant, dit-il.
- Et que te veut-il ? s’inquiéta l’Imam.
- Je ne sais pas.
- Quand dois-tu y répondre ?
- Puisqu’elle ne mentionne ni le jour ni l’heure, je suppose qu’il s’agit d’une affaire urgente.
- En ce cas, je viens avec toi.

Le commandant Bertin arpentait la véranda. Quand il aperçut l’Imam et le lieutenant, il vint à eux et les salua avec un large sourire.

- Mon cher ami, dit-il au lieutenant, si vous voulez vous donner la peine d’entrer dans mon bureau.
- L’Imam pourrait-il assister à notre entretien ?
- Mais bien sûr, lieutenant ! Je vous sais amis. Il partagera votre

joie. La joie partagée grandit.

Le commandant s'installa derrière sa table, rieur et enjoué :

– Elle est là, votre Légion d'honneur. Le gouverneur a satisfait à ma demande.

Il sortit une lettre confidentielle, et la tendit au lieutenant :

– Lisez vous-même. Non seulement vous êtes fait chevalier de la Légion d'honneur, mais on vous présente des excuses. Après enquête, il s'avère que vous avez été l'objet d'une calomnie. Voyez le dernier paragraphe, cette invitation à vous rendre en France, à Fréjus, Marseille, Toulon, où vous serez reçu par des anciens combattants qui vous connaissent. Naturellement, il me faut, en accord avec vous, fixer la date de la cérémonie. Pour ma part, j'avais pensé au onze novembre prochain, c'est-à-dire dans moins d'un mois.

– Après mon arrestation, j'ai adressé une lettre à certains amis en France pour leur faire part de l'humiliation dont j'avais été l'objet.

Le commandant fit craquer ses doigts nerveusement.

– Ils sont intervenus, triompha le lieutenant.

Il plia la lettre, et avec une lenteur calculée la tendit au commandant. Ensuite il se leva.

L'Imam le retint par le pan de son boubou :

– Non, Siriman, dit-il, ne fais pas cela. Il ne faut jamais humilier quelqu'un. Ce serait de l'orgueil, et tu me décevrais.

Le lieutenant se rassit.

– Vous savez, lieutenant, cet incident de Woudi, ce sont les partisans de l'indépendance qui ont porté plainte contre vous, et en haut lieu. Et le gouverneur a ordonné votre arrestation de peur que tout le pays ne connaisse des luttes intestines.

– Laissons cela, mon commandant. J'accepte l'invitation de mes compagnons d'armes. Mais pour ce qui est de la Légion d'honneur, je vous prie, retournez-la au gouverneur.

– Y songez-vous, lieutenant ! Ce serait une injure à la France.

– J'y songe, mon commandant. J'y songe.

Le planton qui avait écouté toute la conversation, l'oreille collée contre la porte, demanda à faire un bout de chemin avec le lieutenant et l'Imam :

– Siriman, dit-il en jubilant, tu l'as foudroyé. Et c'est sur nous qu'il va passer sa colère.

– Bâtard ! Enfant de la bâtardise ! Dis-moi : enfant de la bâtardise.

- Enfant de la bâtardise ! hurla le planton.
- Nous voici à égalité, dit le lieutenant, en lui donnant des bourrades.

L'Imam sourit et tourna un regard dédaigneux vers le cercle.

Seul dans son bureau, Bertin pleurait la triste fin de sa carrière :

- Planton ! Gardes !
- Commandant !
- Mon commandant !
- Commandant...
- Dites à N'Dogui de m'apporter la bouteille de Berger avec de l'eau, beaucoup d'eau.

Le village s'était emparé de la nouvelle. Les femmes debout le long des palissades se la transmettaient d'une maison à l'autre :

– Bintou, connais-tu la nouvelle ?

– Quelle nouvelle ?

– Eh bien, notre muezzin...

– Ne me dis pas...

– Un chien l'a mordu ce matin.

Bintou à son tour interpellait :

– Fatou, sais-tu ce qui s'est passé cette nuit ?

– Quand je dors, le grondement du tonnerre ne saurait me réveiller.

– Le lieutenant, je veux dire, notre muezzin...

– Je ne veux pas entendre la suite.

– Ce matin, un chien enragé l'a mordu au mollet.

– Ndeissane¹ !

Fatou se faufila à travers le trou fait dans sa palissade par les enfants et vint s'asseoir près d'Amy :

– Ton mari dort-il ?

– Quand il passe la nuit avec moi, il dort, malgré les aphrodisiaques que tu m'as procurés. J'en mets dans sa nourriture, et même dans l'eau que je lui apporte après son repas. Mais quand c'est ma nuit, Soriba dort.

– Connais-tu la nouvelle ?

– Menteuse !...

– Notre muezzin...

– De si bon matin, eh ndamansa² ! Paix à ta bouche !

– Mordu par un chien.

– Et où ça ?

– Au sortir de la mosquée.

– Cela, je le savais. Je veux dire : à quel endroit de son corps ? Au mollet, dit-on ?

– Non, plus haut, Amy ! Plus haut !

– À la cuisse ?

- Encore plus haut.
- Il aurait donc saisi en pleine gueule ces choses qui s’entrechoquent quand le pantalon commande la position verticale ?
- Tu l’as dit !
- Téméraire chien, ndeissane !

Elle frappa dans ses mains et prit un air consterné :

– Quel dommage et quel grand malheur ! Si seulement il s’était attaqué à Soriba. Mais voilà, quand c’est ma nuit, même le cri du muezzin ne le réveille pas, et pourtant nous sommes tout près de la mosquée.

- C’est sa chance, Amy.
- Pauvre Awa !
- Oui, pauvre Awa !
- À sa place tu serais heureuse.
- Il va falloir qu’elle prenne un amant.
- Que dis-tu là, Amy ? Elle n’a pas attendu ce malheur...
- Eh nba³ !

La lèvre pendante, l’œil pétillant, Amy attendait.

– Surtout, il ne faut pas diffuser cela. M’entends-tu, Amy ? Il ne faut pas.

– En voici une méfiante ! Depuis notre tendre enfance nous sommes amies. Ai-je une fois seulement propagé un secret que tu m’as confié ?

Elle simula l’indignation, se leva et entra sous le hangar où elle s’affaira à remuer la pâte qui bouillonnait dans une marmite.

– C’est un conseil et rien que cela, s’excusa Fatou. Un commérage par-ci, un commérage par-là, et la conversation s’animant, un secret est vite dévoilé.

– Garde ton secret ! lança Amy sans se retourner.

– Nous n’allons pas nous fâcher pour si peu ?

À voix basse, et comme craignant une oreille indiscreète à l’affût :

– À en croire Solo, Daouda et Awa seraient, comme qui dirait, miel et bouillie.

Amy eut un rire moqueur, frappa dans ses mains, prit Fatou par l’épaule et, d’une voix qui se voulait compatissante :

– Nba ! Ainsi vous êtes rivales sans avoir le même mari ? Ndeissane !

Le soir, l'Imam et tous les notables rendirent visite au lieutenant. Awa était assise à son chevet tandis qu'un infirmier surveillait une transfusion sanguine.

– Il a perdu beaucoup de sang, dit-il. Mais rassurez-vous, je vais le remettre d'aplomb et nous entendrons à nouveau cette voix qui réveille le village. N'ayez aucune inquiétude ; sa vie n'est pas en danger.

– Par la grâce de Dieu ! fit l'Imam.

Informé par la rumeur publique, Faganda vint à Kouta. Il exigea qu'on le laissât seul avec son frère :

– Siriman, dit-il, tu es tombé de cheval sous les risées. Tu es le seul membre de notre famille qui connut la prison. Et tu as poussé l'orgueil jusqu'à l'offense en donnant notre nom à un enfant adultérin. La morsure du chien est un signe certain de malédiction. Ce malheur, tu l'as voulu et si je n'étais pas clément, je dirais que tu l'as acheté pour avoir abandonné les croyances de tes ancêtres.

Il fit une pause, considéra le lieutenant avec sévérité :

– Quand on accouche d'un serpent, on s'en fait une ceinture. Aussi, j'ai sacrifié à Koutourou et à Kassiné, les deux fétiches protecteurs de notre famille. Ils ont foulé aux pieds mes offrandes. Les deux coqs rouges sont morts en convulsions frénétiques, sur le flanc gauche, tournés vers l'ouest, où le soleil s'éteint.

Il prit la main du lieutenant comme pour capter toute son attention.

– J'ai alors interrogé le N'komo. Pendant toute une nuit, il a menacé : « De mon urine a surgi le caïman qui m'a mordu. L'enfant que j'ai baptisé et protégé s'est rebellé contre moi. » J'ai sacrifié un bouc noir, son animal préféré ; ensuite un taureau de trois ans. Enfin apaisé, le N'komo m'a fait part de ses exigences. Les voici.

Il se racla la gorge bruyamment et cracha :

– Il te demande de venir à Kouroula, faire sept fois le tour de sa case de la gauche vers la droite, une corde au cou, en aboyant comme un chien.

Le lieutenant secoua la tête négativement, sourit et s'endormit.

Il sentit une brûlure, comme une piqûre de guêpe, ouvrit les yeux et se gratta l'avant-bras :

– Faganda ! gémit-il.

Il vit que son frère se curait les dents avec une épine verte :

– Oui, Siriman, que se passe-t-il ?

Le lieutenant le fixa longuement, fit une moue douloureuse.

– Non, rien.

Et il se rendormit.

Depuis près d'un mois, le médecin-colonel en personne soignait le lieutenant, à la demande du gouverneur :

– Vous comprenez, avait dit Bertin, il faut qu'il accepte sa Légion d'honneur. Il y va de mon grade et de votre avancement. Et pour qu'il accepte la Légion d'honneur, il doit vivre. Savez-vous que son arrestation a été portée à la connaissance du Ministre des Colonies ?

– Et qui l'a proposé pour la Légion d'honneur ?

– Le gouverneur, naturellement.

– Mais pourquoi ?

– Un lieutenant de l'armée française, adhérer à l'islam et se faire muezzin ! Il fallait le récupérer.

– Étonnant ! gémissait le médecin-colonel. Les blessures se sont cicatrisées et le chien ne présente aucun symptôme de la rage. Mais alors pourquoi cette irrégularité du pouls ? cet affaiblissement général ? Et comme pour tout compromettre, ces moments de délire suivis, surtout la nuit, de périodes de lucidité ?

– Le lieutenant est envoûté, fit l'infirmier.

– Tu me fais rire avec tes superstitions ! vociféra le docteur. Ton rôle est d'appliquer mes prescriptions et non de diagnostiquer.

– Ne vous fâchez pas, docteur. Nous autres Noirs évitons de parler de ce sujet. Mais l'envoûtement, ça existe.

Malgré toute la patience du médecin, l'état du malade restait stationnaire.

– Évacuez-le sur Darako, dit le commandant en haussant les épaules.

– Je me battrai, je lutterai, commandant !

– Faites ce que vous voudrez. Le soldat a conquis ce pays. Et que d'héroïsme ! Relisez l'histoire de la pénétration française en Afrique de l'Ouest. Et principalement dans les pays de la savane. L'administrateur doit maintenir l'ordre, avant que nos industriels viennent s'emparer de toutes ces richesses qui dorment encore, ignorées. Le rôle du médecin à la colonie n'a jamais été bien défini, hélas...

Il s'arrêta, alluma une cigarette, fronça les sourcils, et sortit dans la cour où le médecin le rejoignit :

– Après tout, on peut décorer quelqu'un à titre posthume. Et c'est plus honorable. Le lieutenant Siriman Keita sera fait chevalier de la

Légion d'honneur le onze novembre prochain. C'est un ordre du gouverneur.

Un matin, alors que l'infirmier faisait une injection, le médecin vit le malade détourner la tête et fermer les yeux. Sa respiration devint plus faible. Un soupir s'étrangla dans sa gorge. Une larme perla le long de ses cils. Le médecin prit la main du lieutenant, lui palpa le pouls, et l'oreille appuyée contre sa poitrine :

– C'est fini, dit-il à l'infirmier. Je ne comprends pas. À ton avis, de quoi est-il mort ?

– On l'a peut-être envoûté ?

– Envoûté ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Je ne sais pas, docteur. Je ne sais plus.

– Eh bien, retiens bien ceci : le lieutenant est mort d'une hépatite virale.

– Oui, docteur.

Le village, alerté par les cris d'Awa, se rassembla à la maison carrée. L'Imam lava lui-même le corps de son ami et l'enveloppa dans son linceul.

Awa vint se mettre à genoux près du défunt, et secouée par des sanglots demanda pardon à son mari. L'Imam dit la prière des morts avec sobriété, et sans y mettre le moindre signe d'émotion. Et lorsqu'il eut fini, il s'avança au milieu du cercle, enleva son burnous et l'étendit sur le corps du lieutenant.

– J'ai décidé que Siriman Keita sera enterré dans notre mosquée.

Le cortège funèbre s'ébranlait quand un détachement de gardes parut, le fusil sur l'épaule.

– Le commandant nous envoie présenter les honneurs militaires au lieutenant, détenteur de la croix de guerre.

– Adressez-vous au fils du défunt, fit l'Imam.

– Plusieurs luttes d'influence se sont engagées autour du lieutenant, dit Famakan. Et c'est à toi qu'il a fini par appartenir.

L'Imam essuya discrètement une larme :

– Quand un homme de qualité vient à mourir, on a coutume d'honorer sa mémoire. Cela, les Blancs ne l'ont pas inventé.

– Alors tirez tant que vous voudrez ! cria Famakan.

Il prit le fusil d'un garde et l'arma :

– Seydou, dit-il, s'adressant à son jeune frère, appuie ton doigt là, sur la gâchette.

Tous ceux qui possédaient des fusils allèrent les sortir, et se mêlèrent au détachement des gardes. Ils tirèrent de concert jusqu'à la mosquée, se livrant à une véritable fantasia, tandis que sur Kouta traînait une odeur de poudre.

Abidjan, le 15 février 1978.

1 Exprime la pitié mais aussi l'admiration.

2 Oh ! Dieu créateur !

3 Oh ! ma mère !

Dans la même collection

Le Lieutenant de Kouta, de Massa Makan Diabaté (roman)

Le Coiffeur de Kouta, de Massa Makan Diabaté (roman)

Le Boucher de Kouta, de Massa Makan Diabaté (roman)

Au bout du silence, de Laurent Owondo (roman)

Histoire pour toi, de Arlette Rosa-Lameynardie (roman)

L'Espagnole, de Nicole Cage-Florentiny (roman)

Nègre blanc, de Didier Destremau (roman)

Ecce Ego, de Pierre Mumbere Mujomba (roman)

Anacaona, de Jean Métellus (théâtre)

La Parenthèse de sang, de Sony Labou Tansi (théâtre)

La Mort et l'Écuyer du Roi, de Wole Soyinka (théâtre)

La Tortue qui chante, de Agbota Sénouvo Zinsou (théâtre)

Pays mêlé, de Maryse Condé (nouvelles)

La Clé des Songes, de Béatrice Tell (conte)

Anthologie africaine d'expression française, de Jacques Chevrier
(volume I : le roman et la nouvelle)

Anthologie africaine d'expression française de Jacques Chevrier
(volume II : la poésie)